

RECUEIL DE NOUVELLES

2^{NDE} VEGA

SUR LE THEME DU POTENTIEL ÉROTIQUE DE MA FEMME

PRIX ROGER NIMIER 2004



24 JANVIER 2010

PRÉFACE

Une grande partie de l'année scolaire 2009-2010 fut consacrée, pour les élèves de seconde VEGA, à la découverte un écrivain contemporain dont la notoriété s'accroît d'année en année : il s'agit de David FOENKINOS. On pourra noter que son dernier roman (La Délicatesse) fut nommé sur les listes de tous les grands prix littéraires 2009.

C'est cependant sur une œuvre plus ancienne que la classe a travaillé, œuvre qui a initié le succès de David FOENKINOS qui obtint pour celle-ci le prix Roger Nimier en 2004 : Le Potentiel Erotique de ma Femme.

Entre fantaisie, dérision, et humour potache, David FOENKINOS nous conte les aventures d'Hector, collectionneur dépressif qui découvre, un jour, le bonheur en regardant sa femme laver les vitres.

Par son univers à la fois kitch et moderne, ce roman a su conquérir les élèves qui ont découvert que l'écriture a le pouvoir de transfigurer et de poétiser de différentes manières la banale réalité de nos vies et de nos travers. Ils ont su s'imprégner du style à la fois loufoque et tendre de FOENKINOS pour composer à leur tour une nouvelle qui explore à sa façon un petit bout du potentiel érotique de ma femme.

Découvrez-donc ici Hector et Brigitte démultipliés à l'infini à travers de nombreux avatars. Entre les soupes pas toujours très recommandables, les tentatives de suicide ratées, les rencontres amoureuses parfois surprenantes, les élèves de seconde VEGA ont su faire preuve d'imagination, bien souvent.

Si vous n'avez pas lu le potentiel érotique de ma femme, je vous laisse en compagnie des élèves de seconde VEGA qui, je l'espère, vous emmèneront par leurs propres chemins de traverse, à la découverte de l'œuvre de David FOENKINOS.

Bonnes lectures.

Hélène DABLEMONT

TABLE DES MATIERES

<u>DEETIC par Alexandra FRESIERS.....</u>	<u>p 4</u>
<u>La carte d'une soirée par Alice DEMAN.....</u>	<u>p 9</u>
<u>Toutes les bonnes choses ont une fin par Mégane BERTHE.....</u>	<u>p 11</u>
<u>Le défi par Céline KNOCKAERT.....</u>	<u>P 14</u>
<u>Vive la Saint-Valentin par Coralie DEVETTE.....</u>	<u>p 16</u>
<u>De l'horrible danger du tapis de gymnastique par Ophélie DERUELLE.....</u>	<u>p 18</u>
<u>A la recherche de l'âme sœur par Floriane LAMAIRE.....</u>	<u>p 21</u>
<u>La rencontre inattendue par Lyse SCHRYVE.....</u>	<u>p 24</u>
<u>Kidnapping au soleil par Anna DIALLO.....</u>	<u>p 26</u>
<u>Les trois monstres par Anne-Charlotte MOREEL.....</u>	<u>P 28</u>
<u>Les retrouvailles par Anthony DESMIDT.....</u>	<u>p 31</u>
<u>Télescope-Mars par Antoine ALLAYS.....</u>	<u>p 33</u>
<u>Un match pas comme les autres par Antoine DAUBIGNY.....</u>	<u>p 35</u>
<u>Les paroles ne salent pas la soupe par Bastien VAN INGHELANDT.....</u>	<u>p 37</u>
<u>Changement de programme par Mélanie BENARD.....</u>	<u>p 39</u>
<u>Le point de vue d'une caméra par Camille COLLIEZ.....</u>	<u>p 41</u>
<u>Où est passée la langue ? par Corentin INGLARD.....</u>	<u>p 43</u>
<u>Le speed-dating par Elodie LEMOINE.....</u>	<u>P 45</u>
<u>L'imprévu par Elsa COQUEMPOT.....</u>	<u>p 48</u>
<u>La métamorphose par Estelle LERMYTE.....</u>	<u>p 51</u>
<u>Au revoir par Gaspard VERHAEGHE.....</u>	<u>p 53</u>
<u>Les jolies conséquences de l'extrême-droite écologique par Gladys SCHIEX...</u>	<u>p 55</u>
<u>Un anniversaire pas comme les autres par Laura DEQUIDT.....</u>	<u>P 57</u>
<u>Le don par Laure DECRIEM.....</u>	<u>p 59</u>
<u>Le carnet par Léa COURBOIS.....</u>	<u>p 61</u>

<u>S'ils savaient par Amélie LEROUGE.....</u>	<u>p 64</u>
<u>Une décision mortelle par Loïc LAUMON.....</u>	<u>p 67</u>
<u>Les doux bras de la mort par Mylène BAUWE.....</u>	<u>p 70</u>
<u>Sang pour sang par Sarah DUPREZ.....</u>	<u>P 73</u>
<u>Le roue tourne et... t'écrase par Thomas PERLEIN.....</u>	<u>p 76</u>
<u>Par ici la bonne soupe par Pauline WYCKAERT.....</u>	<u>p 79</u>
<u>La psychomania par Perrine ALLAYS.....</u>	<u>p 81</u>

DEETIC

Victor était là, affalé sur son canapé. Il avait le regard vide et fixé sur la fenêtre. Il tenait un verre à la main. La lumière transperçait les rideaux jaunes, faisant apparaître la poussière en suspension dans l'air. Sylvie n'était plus là. Elle avait laissé les clés sur la table ainsi que le vide dans les armoires. Quel étrange mot, le vide.

Le vide était partout chez Victor : dans son lit encore défait, dans sa tasse de café, dans sa douche qui sentait encore le shampoing à la camomille, dans sa tête ...

Seul l'évier triomphait et aurait eu le mérite de crier «Eh ! Y'a du monde chez moi !» Le nettoyage de la moquette, le poulet rôti, le flan au citron, le triage des chaussettes dans le bac à linge sale, tout avait été fait pour la dernière fois trois jours auparavant.

En fait, depuis trois jours, l'appartement était dans le coma. En ce court laps de temps, Victor avait eu le temps de devenir une sorte de geek du fauteuil, victime du temps. Il fallait qu'on le sorte de là. C'est pourquoi j'ai décidé qu'à ce moment-là de l'histoire, quelqu'un sonnerait à la porte.

Donc, comme prévu, un joyeux ding-dong bondissant retentit dans la pièce, heurtant le système nerveux de Victor, le libérant ainsi de lui-même et de sa déprime. Il se leva d'un bond, heureux que quelque chose perturbe enfin l'ambiance dans lequel il gisait depuis trop longtemps. Il se débarrassa de son verre – empli d'un liquide qui n'inspirait rien de bon - défroissa sa chemise et s'avança vers la porte d'entrée. Il rapprocha sa tête de la porte, plissa un œil pour regarder à travers la serrure (avant de se rappeler que pour cela il existait un œil de bœuf).

Il s'éloigna immédiatement, abasourdi. Tout sauf ça ! Sa mère, dans le couloir ! Qu'allait-elle penser en voyant l'état du salon, de la cuisine, de VICTOR !

Il fallait absolument qu'il remette tout en ordre, vite. La seule vision de sa mère s'apitoyant sur son sort le rendait malade !

"Victor ! Dépêche-toi de venir ouvrir ! La glace que j'ai prévue pour le dessert va fondre !" criait Jacqueline dans le couloir.

Un dessert ? Mon dieu ! Quel jour sommes-nous ? DIMANCHE ?

Sylvie, l'ex de Victor, en avait un peu ras-le-bol d'aller chez les beaux-parents toutes les fins de semaine pour manger de la soupe, ainsi avait-elle décidé que ce serait à leur tour, à Victor et à elle d'inviter la belle-famille... ne serait-ce que pour "manger quelque chose de bon pour une fois".

La sonnerie devenait très très insistante. Victor se pressa :

"Oui oui, j'arrive, je, je sors de la douche!".

Tout en prononçant ces paroles, il courait à travers la pièce, emportant avec lui bouteilles vides, mouchoirs, cendriers ; il ouvrit toutes les fenêtres, passa un coup de balai (envoyant la poussière sous les meubles à vrai dire), et remit les coussins en place sur le canapé.

Enfin, il regarda autour de lui : la pièce était...présentable. Oui, tout juste pour masquer le fait qu'il manquait quelqu'un dans sa vie. Enfin, c'était ce qu'il pensait, notre Victor. Face à la porte, il se tenait droit. Enfin, il prit une grande inspiration, prépara un large sourire, et ouvrit.

"Ah ! Tu ouvres enfin ! J'aurais eu le temps de préparer cinq soupes en t'attendant!"

Jacqueline entra tout en pérorant.

"Ton père va arriver, Sylviuuuuuuuuuu ! Où est Sylvie ? Il faut qu'elle mette mon dessert au réfrigérateur. Sylvie !"

Jacqueline hurlait à travers les différentes pièces de l'appartement à la recherche de Sylvie (on l'aura compris !)

"Maman, Sylvie est partie. Euh, enfin ! Pas partie pour toujours, non ! ahaha ! Partie... chez le boulanger... oui, c'est ça, le boulanger.

- Pour chercher du pain ? Justement ton père est parti en chercher. J'appelle Sylvie pour lui dire que ce n'est pas la peine...

- Non, non, non !

- Quoi, non ?

- JE vais l'appeler... laisse.

- Si tu y tiens !

Victor prit son téléphone, composa le numéro, et fit mine d'appeler sa femme.

"Tu n'as pas appuyé sur la touche d'appel !", remarqua Jacqueline. « Attends, tu t'y prends comme un pied ! Passe-moi ce combiné ! »

Victor n'eut pas le temps de réagir, sa mère avait pris les commandes. Il la regardait attendre que Sylvie décroche et fit une prière pour que le réseau France télécom explose dans la minute.

"Ah ! Oui allô Sylvie ?"

Oh non, tout sauf ça...

"Oui, remonte ! Edmond est déjà parti chercher le pain... ce n'est plus la peine... Comment ? Tu es bien à la boulangerie ?... Comment ça, non ? Victor vient de... oui, je ne comprends pas !... Non mais tu plaisantes ?... Comment ça ?!... Bien.... Oui comme tu dis, c'est la vie... Il faudra tout de même que l'on m'explique. Oui... toi aussi... Bonne journée."

Et voilà. Victor savait ce qui l'attendait. Il n'avait plus qu'à s'asseoir sur une chaise, et tout raconter à sa mère, qui ferait de son histoire toute une histoire ... même s'il n'y avait rien à raconter !

Sylvie n'était plus là. C'était un fait. C'était tout. Elle avait juste laissé les clés sur la table, ainsi que le vide dans les armoires.

"Comment ça pas d'explications ! s'exclama Jacqueline. Je suis sûre qu'en cherchant un peu, tu trouveras pourquoi elle t'a quitté!

- Je n'ai pourtant rien à me reprocher, je n'ai jamais oublié son anniversaire, ni la Saint Valentin. Je lui ai toujours offert de beaux cadeaux... toujours pensé à elle !

- Peut-être qu'elle n'aimait pas tes cadeaux...

- Tu plaisantes ? Un aspirateur Mosch WK800 avec un manche en fourrure rose pour notre anniversaire de mariage, un mixeur Boulinex S402 double turbo pour la Saint-Sylvie, un lave-vaisselle Arthur-Machin Electronux pour Noël...

- Vraiment, ce que tu es adorable de penser à elle ainsi ! Elle ne te mérite pas ! Rendons-nous à l'évidence ! Et puis entre nous, maintenant je peux te l'avouer, je ne l'aimais pas beaucoup cette femme."

Victor se retint de dire ce que pensait Sylvie de sa mère. Il soupira, essayant de se convaincre qu'effectivement, Sylvie ne le méritait pas. Le problème, c'est que l'on peut toujours essayer de se persuader de quelque chose, il y a systématiquement un côté de soi qui n'y croit pas.

"Tu ne peux pas rester ainsi, Victor. Tu crois sincèrement que je n'ai rien remarqué ? C'est sale ici. Ça sent la solitude. Il faut t'aérer ! Sortir ! Faire la fête !

- Maman...

- Quoi Maman ? J'ai une idée fabuleuse. Je connais un site sur la toile, mais oui ! tu sais ? Un site : il suffit de t'y inscrire et tu rencontres des femmes. C'est...Deetic je crois !

- Maman ! Tu te fiches de moi...

- Mais non ! Absolument pas ! Où est ton ordinateur ?

- Maman ! Non !

Victor ne pouvait plus rien faire. Quand Jacqueline avait décidé quelque chose ! C'était peine perdue. Il ne pouvait rien y faire.

Déjà, Jacqueline avait la souris en main et commençait à siffloter. Telle une machine de guerre sur le générique des "Dieux de l'amour", son doigt arriva comme une flèche sur la touche D.

Une petite voix au fond d'elle criait : "donnez-moi un D ! Donnez-moi un E, un E, un T, un I, un C !"

Victor ne savait rien de cette petite voix qui sommeillait tout au fond de sa mère... il ne connaissait pas les délires qu'elle pouvait causer, parfois !

Mais gardons cela pour nous.

"Alors...description.... Homme drôle, intelligent, dévoué, serviable, romantique, aimant collectionner les collections, (sauf peut-être les femmes) 1m80, brun, yeux bleus, récemment célibataire mais guéri de Cupidon. Ca te va ? Bien sûr que ça te va ! »

Qui d'autre qu'une mère aurait pu connaître mieux l'homme qu'elle avait fabriqué.

- Comment ça ? 1m80 et guéri de Cupidon ? Il y a quelques petites choses qui ne collent pas, Maman...

- Oh, laisse, ça attire les filles ! Tu ne vas pas les décevoir ! Dès le premier coup d'œil ! Ton profil d'Apollon va les faire craquer ! Et puis, tout le monde triche sur Deetic ! Bon ! je vais te laisser. Je reviendrai la semaine prochaine pour manger avec toi, mon chéri. Ne sois pas déçu. Une de perdue, dix de retrouvées ! et puis, l'amour n'attend pas !"

Jacqueline embrassa son fils sur le front, prit son manteau, son nouveau sac Louis Cuitton, et claqua la porte derrière elle.

« L'amour n'attendait pas »... depuis quand c'était l'amour qui décidait ! Sa mère décidait déjà bien assez de sa vie pour lui ! Il ne manquerait plus que l'amour s'y mette ! Non. Ca ne marcherait pas comme ça. Victor prendrait le contrôle de l'amour. Tricher ? Aucun problème. C'était ainsi que ça marchait sur ce site de rencontres ? Alors, il ne ferait pas exception à la règle. Victor serait l'homme convoité de toutes les demoiselles et le sauveur des toutes les autres, un peu comme dans ces films de James Blond.

Une petite fenêtre s'ouvrit sur la page d'accueil, mettant momentanément l'option "pensée profonde" de Victor en stand-by.

Tiens ? Une femme. Oui c'est une femme ! Une femme qui venait parler à Victor ! Que disait-elle ?

"SALUT"

Ouah ! Ouah ! Une femme disait bonjour à Victor !

Il s'empressa de répondre.

"SALUT aussi"

Ah oui, passionnant. Ils en avaient, des choses à se dire ! Mais il est vrai qu'une première approche est toujours difficile. Même en virtuel ! Pourtant, il n'y avait aucun risque, là, derrière l'écran. Ah ! le virtuel ! il n'y avait que ça de vrai !

Une autre fenêtre s'ouvrit.

"BONJOUR BEL HOMME"

Ah oui, très directe, celle-là. Victor était un petit être timide, ne l'oublions pas ! Il préféra donc ne pas répondre, tout en songeant à la description mensongère que Jacqueline avait faite de lui et qu'il avait encore amplifiée.

Il décida de changer de physique. Enfin, du moins sur Deetic.

Même si la vérité, ça n'est pas du domaine du virtuel, Victor n'était pas du genre à

renoncer à ses principes. Après tout, en disant la vérité, il serait peut-être un peu « l'anarchiste du web ».

Bon, nous n'allons pas nous voiler la face : le portrait de Victor était plutôt piteux. Cependant, ne voulant pas heurter la sensibilité des plus jeunes, je préfère me taire.

Victor venait de terminer sa présentation. Il attendait. Il attendait que l'on vienne lui parler. Dans son fauteuil à roulettes, il tournait en rond. Passent les secondes, et passent les secondes !

Victor, à force de tourner sur son siège, ne regardait même plus l'écran de son ordinateur. Les objets de sa maison défilaient devant ses yeux, sans cesse, jusqu'à ce qu'il ne voie plus rien. Stop ! Voilà maintenant qu'il avait mal à la tête !

Il reprit ses esprits et saisit la souris. Ah, tout de même ! Une visite !

Vivi24 : « Bonjour, j'ai regardé ton profil, tu m'as l'air d'un garçon très gentil. Tu es séparé depuis longtemps ? »

Il était temps non ? Enfin une femme qui avait l'air sérieuse.

Victor s'empressa de répondre.

"Euh, non, depuis peu. Et toi ?... Quels sont tes centres d'intérêt ?

- Moi aussi, depuis peu. J'ai besoin de rencontrer quelqu'un. J'ai quitté mon mari, la routine commençait à s'installer et puis, je pense qu'il ne me regardait plus vraiment... Mais bon, passons. J'aime beaucoup faire la cuisine, le ménage, mais j'aime sortir aussi ! Cela fait longtemps que je ne suis pas sortie."

Ils continuèrent à discuter ainsi jusqu'à très tard dans la soirée, se racontant des anecdotes sur leur vie respective. En allant se coucher, Victor pensa à elle.

Vivi24 ... elle le comprenait, au moins, elle ! Elle avait des choses à lui raconter, elle était légère, drôle, intelligente !

Victor en oubliait presque Sylvie...Il était pressé d'arriver au lendemain, pour se connecter sur Deetic.

Au saut du lit, il se rua sur l'ordinateur. On pouvait vraiment dire qu'il s'était attaché à cette Vivi24 ! Discuter avec elle faisait renaître en lui le jeune homme qu'il avait été 15 ans plus tôt. Il avait l'impression de la connaître depuis toujours, avait besoin de partager des choses avec elle. Derrière l'écran, ils parlaient déjà comme un vrai couple ! C'est-à-dire : de tout et de rien. Fallait-il ou non ne mettre que les jaunes d'œufs dans le gâteau au chocolat, laver le blanc avec le gris, mettre un sucre ou deux dans le café...Quoi ? Déjà ? D'emblée ? Elle voulait un rendez-vous ?

"Oui pourquoi pas ? J'ai très envie de te rencontrer, Victor. Nous avons beaucoup parlé. Je pense beaucoup à toi. Que dirais-tu de venir déjeuner avec moi ?

- ben....

- Parfait, alors on dira : 13 heures au snack chez Popaul. Tu me reconnaitras, je porterai une fleur rouge dans les cheveux"

Voilà qui était fait. Un rendez-vous !

Victor, lui, pour se faire reconnaître, portera un tee-shirt Bibi et Grobidet. Élégant, je vous l'accorde.

Le ventre de Victor le torturait au moment d'entrer dans le snack. Qu'allait-il dire ? Où mettre ses mains ? Ou poser son regard ? Il poussa quand même la porte.

Victor se mit à scruter la salle, à la recherche de Vivi24 : une femme, de dos, avait une petite rose rouge dans les cheveux.

Illico, le cœur s'emballa, la respiration s'accéléra, et les mains de Victor deviennent moites.

Bon ! Il était temps d'y aller ! Il n'avait jamais été aussi difficile pour lui d'avancer, et ce n'était pas le moment que ses jambes le laissent tomber. Vivi24, entendant la porte s'ouvrir, s'était retournée. QUOI ? Il hallucinait, non ? Non, non, non ! ça n'était pas possible ! SYLVIE !

« Victor ! »

Sylvie souriait. Victor, lui, restait là, planté comme un poireau dans une botte.

« Viens t'asseoir. Nous avons des choses à nous dire ».

Il s'assit face à elle, sans dire un mot. Sylvie, elle, était calme et sûre d'elle.

Enfin, Victor rompit le silence.

« Je n'arrive pas à y croire ! C'est donc toi, Vivi24 ! Non ! C'est inconcevable ! Quel hasard ! Que fais-tu inscrite sur un site de rencontre ? Tu m'as bien vite oublié, dis-donc. Je n'y crois pas...

-Et toi alors ! je pourrais te demander la même chose ! Sauf que... Je t'explique. Excuse-moi, je suis partie sans dire un mot. J'ai laissé les clés sur la table et le vide dans les armoires. C'est lâche. Mais j'avais besoin de prendre un peu de recul...tu sais, nous deux ça n'était plus trop ça ! Grâce à ce site, j'ai réappris à te connaître. C'est ta mère qui a tout organisé. C'est elle qui m'a conseillée. Au départ, je ne voulais pas m'inscrire sur ce site, elle m'a un peu forcé la main. J'avoue qu'elle n'est pas toujours de mauvais conseil...

- Mais, mais alors, tu reviens vivre avec moi ?

- Oui.

- Tu ne me quittes plus ?

- Non.

- Tu as bien réfléchi ?

- C'est tout à fait réfléchi. Je t'aime, et j'aime aussi ta mère, tes chaussettes sales et tes flans au citron ».

Je m'arrêterai là, la suite ne nous regarde pas.

Sacré Deetic !

Alexandra FRESIERS/seconde VEGA

La carte d'une soirée

En cette belle journée printanière, nos deux jeunes personnages ne se connaissent pas. Du moins pas encore. Les oiseaux chantent, les fleurs éclosent et embaument l'atmosphère. Les premiers rayons du soleil réchauffent les habitants de la capitale.

Nous sommes à Paris, place François 1er dans le XVI^e arrondissement.

Lucie a 22 ans. Elle aime la littérature, c'est une adepte de la bibliothèque du coin : « La bibliothèque des mots ».

Sa vie de célibataire se déroule sans soucis entre les études de Lettres, les sorties shopping et les soirées Parisiennes.

Marc a 25 ans. Il est accro à la mode et au style «chic-sport». Il aime lire de bons gros pavés... environ tous les 3 mois. Son dernier livre le passionne. Pour lire la suite, il décide de se rendre à «La bibliothèque des mots», un endroit calme, contemporain avec ses grandes baies vitrées qui laissent passer la lumière.

Lucie est à la recherche des Particules élémentaires de Houellebecq. Elle est sûre de le trouver dans cette bibliothèque. Elle se dirige donc vers le rayon H des auteurs.

Marc est à la recherche de «La chambre de secrets » de J.K Rowling.

Tout deux ont trouvé leur bonheur. A la caisse, Lucie se met à chercher sa carte de lecteur dans son sac. Ah les créateurs de sac ! Quelle idée de remplacer les sacs à main par des valises à porter sur l'épaule !

-Je l'ai, la voici ! s'exclame Lucie

Et non ! C'était la carte de fidélité de la parfumerie.

Tous les effets personnels de Lucie sont sur le comptoir, impossible de mettre la main sur la carte !

«Il me faut la carte pour enregistrer le livre» maugréa la bibliothécaire, impatientée par tout ce déballage.

« Excusez moi de vous déranger mademoiselle mais je peux vous proposer ma carte pour vous dépanner » se permit Marc.

-Ah oui ce serait vraiment gentil de ta part... Euh de votre part excusez-moi.

-Mais ne t'inquiète pas ! tu peux me tutoyer.

Lucie rougit, tandis que Marc a des étoiles plein les yeux. Après l'enregistrement des livres, Lucie attend Marc à la sortie de la bibliothèque.

« Merci beaucoup...

-Marc !

-Ah d'accord Marc, sourit Lucie

-Toi, c'est Lucie il me semble... j'ai vu ton prénom sur ta carte de fidélité.

-Exact, s'étonne-t-elle.

-Je suis direct mais j'ai deux invitations VIP pour une grande soirée parisienne à l'occasion de la nouvelle collection d'un créateur Italien, Mr J-F Ray et je n'ai pas de jolie demoiselle à mon bras. Serais-tu libre ce soir ? »

Lucie est très étonnée par la franchise de Marc mais ne peut ignorer que ce beau brun ténébreux lui plaît beaucoup...

« Et bien oui, j'accepte l'invitation, mais j'ai une petite question...

Quelle honte de demander à un fan de mode quelle tenue dois-je mettre pour une soirée VIP avec un créateur ! pense-t-elle au même moment. Elle pose néanmoins la question.

« Mais de toutes façons même si tu mettais un torchon autour de toi, tu serais quand même splendide ! » affirma Marc.

Lucie était gênée mais tellement touchée.

« On se retrouve ce soir alors ? On se donne rendez-vous à 19h devant cette bibliothèque ?

-Oui sans soucis... A ce soir Marc ».

Lucie s'éclipse et laisse Marc seul devant la bibliothèque.

Il était 16h30...

Lucie dévalise les boutiques parisiennes les plus chics pour trouver LA robe de la soirée. Après une heure de shopping effréné, elle rentre chez elle, se prépare, se maquille, se coiffe. Enfin, elle est prête.

Même chose pour Marc notre grand fan de mode sauf que pour lui, on enlève l'étape maquillage.

Nos deux jeunes gens sont prêts et chacun se rend au rendez-vous. Marc prend Lucie par le bras et les voilà partis en taxi sur les champs Elysées. Grâce à leur pass VIP, ils dépassent la longue queue qui déborde sur le trottoir. A l'intérieur, Lucie remarque que les robes des dames ressemblent étrangement à la sienne.. « Chouette, se dit-elle, au moins je me fonds dans le tableau de la bourgeoisie.

Un défilé de mode se prépare : Lucie se sent dans son élément. La soirée se passe très bien et nos deux tourtereaux font plus temple connaissance. Ils ont de nombreux points communs...entre la littérature et le goût pour les belles choses.

Enfin, ils rentrent chacun de leur côté.

Le lendemain Lucie, en allant chercher son pain, voit sa photo en première page des magazines. Elle est choquée et surtout déçue ! Marc lui a menti ! Cet homme est connu de tous en Italie, c'est un créateur de mode... Et il s'est servi d'elle pour se faire photographier en couverture... de ce torchon ! Tout s'explique dans la tête de Lucie.

Elle ne reverra jamais Marc qui ne donnera jamais de nouvelles. Le conte de fée d'une soirée se termine dans les magazines les plus branchés. Malgré tout Lucie remercie sa petite carte de lectrice...

Alice DEMAN : Seconde Véga

Toutes les bonnes choses ont une fin.

Carole, c'est une jolie brunette de 38 ans, très rigolote, pleine de vie et d'enthousiasme. Cependant, elle avait un vrai défaut ! Des kilos en trop ! C'était un véritable complexe !

« Ah! Je suis trop grosse! Mon pantalon me serre trop...» répétait-elle.

Elle ne travaillait pas ; elle était simplement une heureuse mère au foyer et les jours s'écoulaient avec des hauts et des bas comme pour tout le monde. Les gens pouvaient compter sur elle, c'était un peu la confidente de tout le monde.

Elle s'occupait à temps plein de ses trois filles : Adeline : 18 ans, Nuria : 15 ans et la petite dernière, Inès : 5 ans.

C'était là sa grande passion: Les enfants. Cependant, il y avait aussi Thierry, son mari : un bel et grand homme brun de 41 ans; gentil mais très susceptible. Il aimait croquer la vie à pleines dents tout comme sa femme.

Il travaillait comme agent de maîtrise dans une entreprise et rentrait régulièrement à des heures tardives.

Sa femme et ses enfants représentaient toute sa vie.

Ils étaient mariés depuis 17 ans et s'aimaient vraiment beaucoup, même s'ils se disputaient à longueur de journée. On pouvait dire qu'ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre : Carole était en même temps la femme, la maîtresse, et la meilleure amie de Thierry... elle était aussi sa meilleure ennemie.

Un jour, tout bascula. Thierry venait de rentrer du travail à vingt et une heure - heure inhabituelle - et avait malencontreusement laissé son téléphone portable sur la table de cuisine. Il était en train de prendre une douche.

Le portable sonna : nouveau message. Carole très curieuse remarqua sur l'écran du téléphone un numéro inconnu.

Elle ne paniqua pas et se dit que cette personne devait sûrement être un collègue de travail. Sans vergogne, elle saisit le portable et lut le message (on ne savait jamais, cela pouvait-être important!).

«C'est Christine ! Vivement demain soir ! Rejoins-moi à vingt heures au Café Noir. Gros bisous. Tu me manques déjà ».

Carole pâlit et se mit à pleurer : elle venait de comprendre pourquoi son mari rentrait toujours à des heures inadmissibles. Elle appuya sur la touche « effacer ». Vite, elle sécha ses larmes : son mari sortait de la douche.

Depuis le début de son mariage, elle avait toujours pensé qu'elle vivait un amour parfait, qu'elle et ses filles étaient les seules femmes de la vie de Thierry, mais elle s'était trompée.

Elle songea à tous les efforts qu'elle avait faits pour son époux :

- Elle avait arrêté ses études pour lui.
- Elle restait à la maison pour surveiller les enfants.
- Elle faisait du sport tous les mercredis soirs pour garder la forme.
- Elle avait accepté un troisième enfant alors qu'elle n'en voulait que deux ...

Madame faisait les quatre volontés de monsieur. Mais il faut dire qu'il était son premier amour : l'homme de sa vie, comme elle disait souvent.

Thierry ne savait pas que Carole avait découvert l'existence de Christine : la jeune femme ne montrait pas sa douleur, elle était très discrète. Quand il lui arrivait de pleurer dans la cuisine, elle affirmait que c'étaient à cause des oignons qu'elle venait de préparer.

Cependant, les repas devinrent mortels : Aline et Thierry ne savaient plus quoi se dire. Bizarrement.

Depuis plusieurs nuits, Carole n'arrivait plus à dormir ; elle n'avait qu'une seule image en tête : ce message qui la hantait !

Bien sûr il lui arrivait de penser que c'était peut-être une erreur... La preuve ? La fameuse Christine n'était pas inscrite dans le répertoire de Thierry... alors peut-être ! Mais des « peut-être », des « peut-être pas », il y en a toujours dans les questions que l'on se pose!

Alors Carole voulut tout changer et avoir le dernier mot pour une fois ! Malheureusement pour Thierry ! Cette fois-ci, c'était Carole qui contrôlait les choses.

Elle le regretterait peut-être un jour ou l'autre mais elle décida de quitter Thierry avant qu'il ne le fasse ...

BERTHE Mégane / seconde Véga.

LE DÉFI

Marc était paresseux, le genre d'homme qui, même lorsqu'il devait aller au travail à 8 heures, se levait à 7h45. Il se sentait heureux de vivre et d'aimer la vie qui s'offrait à lui. Marc était amoureux, comme un gamin. Quand on le voyait avec Aline, on disait qu'ils formaient « le couple parfait ». Ils s'entendaient à merveille, mais n'avaient pas vraiment les mêmes passe-temps. Aline était rédactrice pour un grand journal régional et Marc était reporter mais son rêve était de devenir une star.

Aujourd'hui, c'est un jour spécial pour leur couple : depuis 2 ans exactement la vie les avait unis. Bien sûr, ils allaient fêter cela dignement. Ils aimaient les défis, c'est pourquoi ils s'en fixaient un. La question était : « Que serais-tu capable de faire pour moi ? Jusqu'où oserais-tu aller ? »

Aline, devait simplement jouer à un jeu de société minable pendant toute une après-midi. Elle n'osait trop rien dire de ce défi, mais n'en pensait pas moins : jouer à des jeux de sociétés pour 5-10 ans, lorsqu'on en a 35 ! Elle trouvait cela vraiment pathétique. Mais ces choses-là amusaient Marc : grâce à elles, il retombait en enfance.

De son côté, Marc, devait assouvir le fantasme de sa chère et tendre : il devait aller dans un supermarché... tout nu ! Pour que tout le monde puisse admirer son splendide corps. Sauf que ce fantasme allait tourner au cauchemar !

Samedi à 14h00 précisément : heure de pointe. Marc et Aline approchent du supermarché. C'est dans le rayon céréalier que Marc décide de se dévêtir. Les clients du magasin, bien sûr, se demandent pourquoi cet homme se déshabille. Certes, on était en été. Certes, il faisait une chaleur épouvantable, mais dans un magasin climatisé, se mettre nu paraissait invraisemblable... Tout d'un coup, Marc a un flash dans les yeux : un journaliste apparaît, venu de nulle part et commence à le prendre en photo dans tous les angles possibles et inimaginables. Le lendemain, en première page du journal régional, on pouvait lire « Un nudiste se ballade dans un supermarché ».

Toute la ville prit Marc pour un fou : du jour au lendemain, la réputation du couple prit un coup de froid. Toutes leurs invitations - dîners, soirées et mariages- furent annulées. Plus

personne ne voulait leur parler, les gens se disaient « Mais vous imaginez si c'était contagieux ! Je ne veux plus jamais les voir et encore moins les côtoyer... »

Pendant quelques jours, Aline se sentit mal : à cause d'elle, son mari avait perdu sa carrière ! Tout était fichu ! C'est pourquoi la jeune femme rédigea une annonce qu'elle publia dans le journal :

« DES EXCUSES S'IMPOSENT ! »

« Annonce à toutes les personnes qui prennent Marc Olive pour un fou. Cet homme de 35 ans qui s'est rendu nu dans un supermarché, avait une bonne raison d'agir ainsi. Notre équipe a eu la chance de le rencontrer. Il nous explique : « J'adore regarder la télé, et en particulier les pubs. Celle qui m'attire le plus est celle pour les nouveaux chocolats Lindt, avec son cœur fondant ... Bref ! Dans cette pub, la personne qui goûte perd tous ses moyens et se retrouve nue devant une assemblée de personnes. J'ai donc voulu faire ma « Star de Pub » moi aussi ! »

Cette publication remporta un grand succès. Les médias s'emparèrent de l'affaire et invitèrent Marc sur leur plateau comme « Le premier homme à avoir subi les vrais effets de la publicité ». Il devint une véritable star de la télévision... enfin... de la publicité... Tout le monde se l'arrachait pour tourner des spots publicitaires.

Marc et Aline avaient réussi leur rêve : elle était devenue l'une des plus grandes rédactrices en chef du journal de la région et il avait réalisé son rêve : devenir une star.

Céline KNOCKAERT/Seconde VEGA

Vive la Saint-Valentin !

Aujourd'hui, nous sommes le 12 février. Comme à son habitude Jérôme, fait son petit tour à la bibliothèque, comme pour dire « bonjour » aux livres. C'est alors que son regard se pose sur un livre au titre énigmatique « comment fêter le 14 février ? ». Jérôme tend le bras pour prendre le livre. Et c'est à ce moment précis qu'un bras étranger bouscule celui de Jérôme. Il lève les yeux et voit une belle jeune femme vêtue d'une robe rouge très sexy qui mettait assez bien sa poitrine en valeur ! Jérôme est sous le charme. Mais Florence, ne fait pas très attention à lui. Normal ! Il n'est pas du tout le style d'homme qu'elle aime (grand, musclé, brun, yeux bleus - tout à fait l'opposé de Jérôme qui en plus s'habille comme un vieux). Pendant toute la nuit, Jérôme pense à Florence, il décide de prendre les choses en main.

Le lendemain, il retourne à la bibliothèque. Florence est là mais elle n'est pas seule. Un homme l'accompagne. Donc Jérôme, en profite pour mémoriser la dégaine du compagnon de sa désormais bien-aimée, et décide de courir au magasin pour se faire tout beau. Par hasard, Florence l'a suivi. Jérôme ne perd pas une seule seconde et la bouscule légèrement. Son sac, par chance tombe et se renverse. Jérôme le ramasse, s'excuse et en profite pour lui faire la causette pendant plus d'une heure. A la fin, ils s'échangent leur numéro de portable.

Les jours passent... que devient Florence ? Jérôme n'ose pas l'appeler... il se décide enfin. Nous sommes le 13 février et Florence accepte le rendez-vous du lendemain.

Enfin le jour J. Jérôme, sur son 31, aperçoit Florence. Elle marche vers lui. Comme elle est belle ! Comme il a envie de l'embrasser et de la serrer dans ses bras ! A 18h30, il lui demande si elle veut manger chez COCO, un restaurant romantique où on peut écouter de la musique douce à la lueur des chandelles avec la rose au milieu de la table et les traditionnelles pâtes à la bolognaise. C'est à ce moment que Florence tombe amoureuse. Elle regarde Jérôme et il voit que les yeux de Florence sont étincelants et brillent de mille feux comme autant d'étoiles. Ils commencent à manger leurs pâtes. L'une d'entre elles relie les deux assiettes et Jérôme et Florence se retrouvent nez à nez... leurs lèvres s'effleurent et finissent dans un tendre baiser. Florence est un peu gênée.

« Je ne savais pas que tu t'appelais BELLE !

- Et toi le CLOCHARD dit-elle en souriant.

- Attends, tu as de la sauce tomate sur le nez ! Je vais te l'enlever ! »

Il prend un mouchoir, efface la tache et en profite pour lui voler un baiser. A ce moment là, Jérôme et Florence décident de passer la nuit ensemble.

Et la nuit se passe ... plutôt bien, si bien que Florence a bien envie de construire quelque chose de sérieux avec Jérôme et réciproquement.

Une semaine plus tard, le 20 février, Jérôme, de retour à la bibliothèque, pense qu'il n'a plus rien à faire avec Florence. Il décide de lui envoyer un message pour qu'elle le rejoigne. Jérôme fait le tour de la bibliothèque et tombe sur le livre de la dernière fois ? C'est alors que

son bras en bouscule un autre. Mais cette fois-ci c'est celui d'un homme. Coup de foudre entre les deux hommes.

Florence s'avance dans le rayon et tombe sur Jérôme et son ex en train de s'embrasser. Fin de l'histoire d'amour.

Un an plus tard, Jérôme vit toujours le parfait amour avec son compagnon... enfin ! Jusqu'à ce qu'il essaye de reprendre le livre sur les rencontres du 14 Février et tombe amoureux d'Elodie. À croire que la Saint-Valentin et en particulier ce livre ne sont pas si roses ni si romantiques que ça !

Coralie DEVETTE : Seconde Véga.

DE L'HORRIBLE DANGER DU TAPIS DE GYMNASTIQUE

Jérôme trente-deux ans, travaillait comme tous les soirs à son bureau. Il y restait souvent des heures, mélangeant toutes sortes de papiers, tapant sur son ordinateur, comme le font tous les grands hommes d'affaires.

Mais Jérôme était un mauvais homme d'affaire. Quand il était à l'entreprise, dans son gros fauteuil, derrière son ordinateur, il passait son temps à contempler sur internet des voitures que jamais il ne pourrait s'acheter.

Alexia, sa femme, était infirmière dans un hôpital situé non loin de l'entreprise de son mari.

C'était une femme tendre, qui écoutait les malades et s'attachait facilement à eux.

Obsédée par son poids, elle passait tout son temps libre sur un tapis de gym à se dépenser.

Cependant, Jérôme était fier d'avoir une femme aussi jolie, mince et pleine de vie.

Tous les jours, il rentrait chez lui à dix-huit heures, alors que sa femme n'était pas encore là, et chaque soir, il se rendait dans son bureau pour trier ses papiers. A 18 heures 10, Alexia rentrait, lançait un DVD et commençait ses exercices sur le tapis de gym.

Jérôme aimait entendre la musique de son bureau. Il imaginait les kilogrammes que sa femme était en train de perdre et était enchanté.

Il adorait les femmes minces.

Ce jour-là, il avait très faim. Il s'étira et se rendit dans le salon. Alexia s'entraînait encore ; elle transpirait beaucoup et était essoufflée. Ce fut alors qu'il s'aperçut que jamais il n'avait été présent à une seule des séances d'entraînement de sa femme. Il ouvrit de grands yeux ronds et resta figé.

Il ne l'avait jamais trouvée aussi belle que ce jour-là. Il s'assit dans le fauteuil et la contempla. Comme elle était dynamique ! Elle bougeait dans tous les sens, sous les regards amoureux de son mari. Jérôme oublia la tonne de papiers qui l'attendait dans son bureau. Au bout de quelques instants, Alexia se releva et se dirigea vers la cuisine : elle aussi, elle avait faim ! Jérôme la suivit et l'embrassa dans le cou.

« Qu'est-ce qui t'arrive, chéri ? Pourquoi me regardes-tu faire de la gym ? Ce n'est pas dans tes habitudes ! s'étonna Alexia.

- Je voulais juste t'admirer, ma puce. Tu es très jolie quand tu fais du sport... Je t'ai dérangée ? demanda-t-il

- Non, au contraire ! J'ai adoré ça ! Allons manger !»

Ils dinèrent en se regardant yeux dans les yeux comme des adolescents au premier jour.

Peu à peu, Jérôme prit l'habitude de regarder sa femme faire sa gymnastique : ils étaient de plus en plus proches.

Un jour, il voulut se joindre à elle malgré sa forte corpulence... Quelle catastrophe ! Le pauvre Jérôme ne résista guère longtemps...

Alexia était heureuse : son mari voulait partager ses loisirs... avec un peu d'entraînement, il y arriverait ! Cependant, Jérôme décida très vite de laisser tomber les exercices : il préférait regarder sa femme les faire.

Ce fut alors qu'Alexia commença à se lasser de la gym-tonic devant la télé. Elle avait envie de faire du sport avec des copines, dans un club. Elle prit une inscription pour trois mois. Là, elle découvrit des hommes très différents de Jérôme. Ils étaient musclés, minces, dynamiques et beaux.

Alexia n'avait jamais été en contact avec d'autres hommes que son mari et pensait que celui-ci était parfait. Jusqu'à aujourd'hui.

Désormais, tous les soirs, Jérôme avait droit à des commentaires : comme il était beau, musclé, dynamique, le prof de gym ! Jérôme commençait à se poser des questions...

Et si sa femme le trompait? Non, elle l'aimait trop...

Il décida de prendre les choses en main.

Il commença par délaisser son travail pour se rendre, tous les jours, à la salle de gymnastique. Il perdit vite quelques kilos, ce qui fit la fierté d'Alexia. Cependant, Pierre, le prof de gym, n'avait pas que des avantages physiques. Il était aussi très intelligent, amusant, et avait du bagout, contrairement à Jérôme qui parlait souvent pour ne rien dire et qui désormais ressentait quelque chose comme qui dirait de la jalousie.

Cependant, Pierre était tombé sous le charme d'Alexia : il la voulait. Depuis quelques temps, ils étaient amants... Comment faire pour que la jeune femme quitte son mari ?

Depuis plusieurs mois, maintenant, Alexia rentrait tard, et parfois, et parfois même, elle dormait dans le canapé. Tous les efforts de Jérôme ne servaient strictement à rien. Alexia voulait du changement, de la nouveauté. Elle avait fini par se lasser du train-train quotidien.

C'est ainsi qu'elle décida de quitter définitivement Jérôme, sur un coup de tête. Celui-ci ne le supporta pas et se laissa aller.

Six mois plus tard, nous retrouvâmes Jérôme... mort...

Il avait avalé toutes sortes de médicaments. Il aimait trop sa femme ! Jusqu'à accepter de faire de la gymnastique !

Cependant, Alexia vécut heureuse avec Pierre : elle eut trois enfants... ce que Jérôme n'avait pas su lui faire...

La morale de l'histoire : mieux vaut regarder les voitures sur internet que sa femme faire de la gymnastique !

DERUELLE Ophélie : seconde Véga.

A LA RECHERCHE DE L'ÂME SŒUR



Comme chaque samedi après-midi, Jan décida d'aller à la bibliothèque François-Mitterrand et comme à son habitude, il espérait y rencontrer sa future femme. Cela durait déjà depuis deux ans, mais jamais, pas un seul jour, il ne s'était découragé. Cette bibliothèque, c'était le meilleur endroit pour une parfaite rencontre car selon lui, la femme idéale était de celles qui devaient aimer les livres et l'évasion.

Voici l'heure pour Jan, de franchir la grande porte de cette fameuse bibliothèque dont il connaît chaque petit recoin et pourrait surprendre le moindre petit changement.

Et tiens ! Justement ! A peine eut-il franchi le seuil de la porte, qu'il remarqua tout de suite le visage de la nouvelle stagiaire, un visage qui le laissa immobile, sans voix, pendant quelques secondes.

Elle semblait très occupée par ce qu'elle devait faire, et ne remarqua pas du tout l'arrivée de Jan, qui après avoir repris tous ses esprits s'avança vers le bureau, où elle se trouvait. Elle était vêtue d'une longue robe rouge en dentelle qui suivait parfaitement avec la couleur de ses yeux. Elle avait aussi de longs cheveux noirs qui glissaient sur ses épaules quand elle se baissait. Il admira également ses petites mains qui glissaient entre les pages des livres, qu'elle était occupée de ranger. Juste à côté d'elle se trouvait Suzanne, la directrice de la bibliothèque qui observait Jan hypnotisé par Sophie, la stagiaire.

Suzanne interrompit Jan dans ses pensées, en lui demandant si tout allait bien, et s'il voulait comme à son habitude qu'elle l'accompagne jusqu'à la salle « géographie », où il aimait se plonger dans des livres sur les Etats-Unis (un pays qui le fascinait depuis sa plus tendre enfance). Jan se laissa guider, comme d'habitude, par la directrice qui lui demanda, s'il avait

passé une bonne matinée. Il acquiesça sans hésiter et ajouta même qu'il avait commencé son footing une heure plutôt car il était en grande forme.

Assis devant son livre, il observait de loin Sophie qui continuait à ranger les livres. A un moment, il s'aperçût qu'elle prenait la direction de la salle « géographie », où il se trouvait. Malgré le fait qu'il avait la tête baissée dans son livre, ses yeux suivaient chacun des mouvements de Sophie, qui reprit son activité. Il essaya de trouver toutes sortes de moyens pour qu'elle s'intéresse à lui.

Il commença donc par faire tomber son livre, cela ne fut pas du tout une réussite et n'eut aucun effet. Puis il se mit à rire de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il tournait les pages, mais Sophie était tellement absorbée par son travail qu'elle ne prêtait aucune attention aux étranges agissements de Jan. Il ne savait plus quoi faire. Soudain, il eut une troisième idée : il sortit un paquet de bonbons, qu'il avait acheté au coin de la rue avant son arrivée à la bibliothèque. Il fit semblant de ne pas savoir l'ouvrir, crac-crac-croc : ce bruit insupportable résonnait dans la salle presque vide.

Cependant, même ce bruit extrêmement irritant ne réussit pas à déstabiliser Sophie. Après quelques minutes d'acharnement sur son paquet, il parvint enfin à l'ouvrir et avala un bonbon. C'est précisément à ce moment là que Sophie remarqua pour la première fois Jan...qui était en train de s'étouffer avec son bonbon !

Sophie laissa de côté ses livres et appela Suzanne qui était occupée à renseigner un visiteur pour lui expliquer la situation. Sans hésiter, Sophie emmena Jan aux urgences.

Dans la voiture, le pauvre Jan ne savait presque plus respirer et s'agrippait de toutes ses forces au siège, tellement Sophie roulait vite. Tout en essayant de bien tenir la route, elle cherchait à le rassurer et à le calmer.

Des gouttes de sueurs coulaient sur le front de Jan. Sophie lui proposa d'ouvrir la fenêtre, pour qu'il ait un peu d'air. Jan acquiesça : il suivait toutes les recommandations de Sophie à la lettre, malgré sa pénible situation.

Arrivée aux urgences. Sophie sortit Jan de la voiture et mit son bras autour de son cou pour qu'il se tienne à elle. A l'accueil, ils furent immédiatement pris en charge par le personnel car Jan bleissait de plus en plus : il ne savait plus respirer. Il fut emmené au bout du couloir et disparut derrière les portes battantes tandis qu'une infirmière interrogeait Sophie afin de comprendre ce qui s'était passé.

Ce fut seulement une heure plus tard que l'infirmière expliqua à Sophie que Jan était hors de danger : le médecin avait décoincé le bonbon de sa gorge, mais il ne fallait pas trop le fatiguer, il se remettait tout doucement de ses émotions. Sophie fut soulagée. L'infirmière lui remit une feuille de soins avec les médicaments à prendre car le « petit bonbon » avait fait des

dégâts dans la gorge. Sans hésiter, Sophie, comme investie d'une mission, répondit qu'elle se chargerait de tout.

La jeune femme décida de se rendre enfin au chevet de Jan. Elle ouvrit doucement la porte et aperçut avec grand plaisir le visage de Jan qui avait repris des couleurs normales. Un petit sourire se dessinait même sur ses lèvres : ce dernier était très content de revoir Sophie, et de se rendre compte que la jeune femme était restée pour s'occuper de lui. Quel succès, finalement ! C'était tout ce qui intéressait notre grand malade.

Sophie s'approcha, prit une chaise pour s'asseoir près du lit, demanda à Jan s'il voulait en verre d'eau. Après avoir bu quelques gorgées, Jan laissa s'installer un court silence... avant de démarrer « l'interrogatoire ». Il voulait absolument savoir pourquoi Sophie s'était si bien occupée de lui. Après tout ! Avaler de travers un bonbon ne méritait pas tant d'égards ! Pourquoi tant de sollicitude et d'attention pour un inconnu ?

C'est alors que Sophie lui apprit qu'avant d'être stagiaire à la bibliothèque, elle avait fait un stage à l'hôpital avec des infirmières : raison pour laquelle, elle avait réagi de la sorte. Sans trop paniquer, elle avait eu les gestes qu'il fallait pour le rassurer et le calmer pendant le trajet vers l'hôpital.

Jan resta perplexe, abasourdi par cette révélation : il ne savait plus quoi penser ; son exaltation soudaine s'était calmée. Sophie était donc de la partie ! Elle aurait fait ça pour n'importe qui ! Elle n'avait fait que son devoir d'ex-infirmière.

Jan s'était donc fait un beau film au sujet de Sophie et son rêve était en train de s'écrouler comme un château de cartes. Dommage ! C'était un beau rêve !

Sophie était tout de même là, seule avec lui, c'était le principal.

LAMAIRE Floriane / seconde VEGA

La rencontre inattendue

Aujourd'hui, il pleuvait et comme tous les matins Robert allait au travail. Il avait bien sûr écouté l'horoscope d'une quelconque radio « Balance : aujourd'hui sera une journée décisive pour vous ! Vous allez faire une découverte importante et tout va bientôt basculer dans votre vie ! ».

Robert commençait à ne plus croire en ces choses-là ! La journée se déroula tranquillement, et rien de particulier n'arriva. Rien d'étonnant ! En revenant à pied chez lui, il remarqua une affiche qu'il n'avait jamais vue « Meeting chez Géraldine, chaque lundi soir, 15 heures-20 heures 30. Intrigué, il se rendit compte que seule une télévision modèle 1999 l'attendait chez lui. Il décida donc d'aller faire un tour au Géraldine's club sans trop savoir à quoi s'attendre.

Le Géraldine's club était un endroit accueillant : on sentait une agréable odeur de convivialité et de sympathie, Robert s'y plut immédiatement. Une bonne dizaine d'hommes et de femmes papillonnaient à droite et à gauche, tous plus ou moins à l'aise selon leur ancienneté dans ce genre de rencontre, évidemment Robert faisait partie de la deuxième catégorie ! Géraldine expliqua un peu le principe des rencontres, et Robert fut très attentif à ses explications. Il commença par rencontrer une femme charmante, Sandrine. Elle ne l'attirait pas du tout et, comme on dit, il fut « sauvé par le gong » avant de devoir refuser une invitation ! Ensuite, Hélène, une institutrice, vint le voir. On les aurait bien vus ensemble ! Mais c'était trop cliché : l'institutrice bavarde et autoritaire avec un homme timide et réservé... Alors on s'attardera plutôt sur Muriel. Charmante était Muriel, il faut l'avouer ! Ils papotèrent durant les cinq minutes réglementaires. Robert n'était pas vraiment attiré par elle, mais elle avait cette façon d'être, ce petit sens de l'humour qui faisait qu'on ne pouvait que l'apprécier. Ils échangèrent donc leur numéro et Robert dû lui promettre de l'appeler.

Ce qu'il fit dès le lendemain. Ils prirent rendez-vous dans un petit café, peu fréquenté et se racontèrent leur vie, rirent et s'amusèrent. Robert avait dorénavant une amie. C'était tout nouveau pour lui, il ne s'en remettait pas et arborait un sourire béat sur les lèvres. Il y avait tellement longtemps qu'il n'avait pas été aussi heureux et encore ! Il n'était pas au bout de ses surprises !

Deux semaines plus tard, Muriel et Robert étaient devenus pratiquement inséparables. Muriel réussit même à faire acheter une nouvelle télévision à Robert ! Les nouveautés dans la vie de Robert s'enchaînèrent : il se prit en main, commença son régime, obtint une promotion, changea la décoration de son trois pièces. Il n'avait plus qu'une chose à accomplir : trouver la femme de sa vie, il avait, bien entendu, pensé à Muriel. Mais il se rendit compte qu'au fil du temps, seule l'amitié s'installait entre eux. Certes, ce sentiment s'intensifiait au fil des semaines, mais il n'évoluait pas vers l'amour.

Muriel, elle, n'était pas comme Robert. Elle ressentait plus que de l'amitié envers cet homme qu'elle avait trouvé remarquable dès le premier regard. Elle avait l'impression qu'il était son âme sœur, l'homme qu'elle avait attendu toute sa vie. Elle décida donc qu'une seule personne pourrait juger de cela. ...la personne en qui elle avait le plus confiance : son frère jumeau. Elle décida d'organiser une rencontre à trois lors d'un dîner. Elle espérait juste que Robert n'avait rien contre les homosexuels.

Robert était ravi. Il se prépara, se fit tout beau. Il n'oublia même pas la bouteille de vin.

Il sonna chez Muriel, entendit des rires, puis des bruits de talon et la porte s'ouvrit. Muriel le salua puis dit :

« J'espère que ça ne te dérange pas que mon frère soit homo ? »

Robert fut désarçonné devant tant de franchise mais pour lui c'était bien égal ! Il entra dans le salon et ce fut le choc. Robert venait de trouver non pas la femme, mais l'homme de sa vie. Il lâcha la bouteille de vin qui explosa par terre. Seule Muriel le remarqua.

Robert repensa alors à un certain matin pluvieux où son horoscope avait dit « balance: aujourd'hui sera une journée décisive pour vous ! Vous allez faire une découverte importante et tout va bientôt basculer dans votre vie ! »

Il se dit que, dorénavant, il prêterait peut-être un peu plus d'attention à son horoscope...

Lyse SCHRYVE / seconde VEGA

KIDNAPPING au SOLEIL

Stanley Arleston était un célibataire séduisant. Un jour, il décida de partir pour des vacances bien méritées, après des mois et des mois de travail sans relâche. Comme il adorait le soleil, il décida de partir pour la Jamaïque.

Ah ! Enfin dans l'avion ! Direction la mer, les palmiers : Stanley s'endormit en rêvant aux belles plages de sable blanc qui l'attendaient.

Il se réveilla brusquement. Son avion venait de percuter la cime d'un arbre. Tous les passagers gisaient, inconscients : partout, il y avait du sang fraîchement répandu.

Stanley s'extirpa de son siège et roula jusqu'au cockpit. Il enfonça la porte avant d'un vigoureux coup de pied, puis sauta sur l'arbre le plus proche. Là, il se laissa glisser sur le tronc et éteignit enfin le sol. Il tenta de s'éloigner le plus vite possible de la carcasse fumante en rampant. Soudain une explosion le projeta vingt mètres plus loin. Les réservoirs d'essence venaient de sauter. Le choc fut bref et Stanley se releva en boitillant. Il marcha pendant environ un kilomètre avant d'apercevoir, au loin, une plage paradisiaque. Il hâta le pas... l'endroit était vraiment magnifique : un vrai paradis sur terre.

Il se promena longuement sur la plage, admirant la mer turquoise et les palmiers qui la bordaient. Cependant, très vite, Stanley sentit des tiraillements dans l'estomac : il avait faim. Il ramassa quelques noix de coco dont qu'il réussit à briser la coque à l'aide d'une pierre, mais leur chair ne parvinrent pas à combler le vide de son ventre. Il essaya donc la pêche : avec un bout de bois, il tenta de harponner les poissons du récif, mais en vain. Il resta affamé le reste de la soirée.

Sans allumettes, et ne sachant faire du feu par ses propres moyens, il ne put se réchauffer. Les nuits tropicales n'étaient pas si clémentes, à cette époque de l'année !

Il se demanda comment lui, Stanley Arleston, un homme d'affaires américain, pouvait s'être retrouvé ici, dans ces conditions, lui qui n'avait jamais pris un seul risque de toute sa vie !

Il s'endormit, le cœur serré ; il pensait à sa famille, à son travail. Il voulait retrouver sa vie, sa mère, son bureau, son téléphone-fax. Soudain, il aperçut une faible lueur orangée sur l'île voisine. Il se leva aussitôt, se mit à l'eau et commença à nager en direction de la lumière. Épuisé, il se laissa échouer sur le rivage et rampa sur le sable. La faible lumière venait de l'intérieur de l'atoll. Il s'approcha lentement : les détails commençaient à apparaître clairement. Il se cacha alors derrière un palmier pour observer... là, sous ses yeux, se déroulait une terrible scène.

Plusieurs individus chantaient dans une langue inconnue, et dansaient en ronde autour d'un énorme feu. Non loin de là, un homme et une femme, bâillonnés, étaient attachés à un totem.

Stanley, effrayé par ce qu'il voyait, se disait pourtant qu'il ne pouvait pas laisser faire une chose aussi horrible que le cannibalisme.

Il s'arme de tout son courage, s'empare d'un gourdin qui traînait là, à ses pieds, et fonce sur les "prisonniers". Dans sa course folle, il en profite pour assommer deux "ravisés".

Les autres, ceux qui dansaient autour du feu, s'étaient figés et regardaient Stanley, bouche bée.

Au moment où notre héros s'apprêtait à délivrer le couple captif, une forte voix diffusée par un mégaphone retentit :

« Coupez !!!! Dégagez-moi cet abruti du champ de la caméra ! Allez ! On la refait ! »

Anna DIALLO / Seconde VEGA

Les trois monstres.



Voilà un mois que Céline a accouché de triplées : trois filles. Laurent, son mari n'en revient toujours pas !

Le problème, c'est que tout le monde leur dit : "ah des filles, c'est calme et romantique... »

Eh bien non ! Tout le monde se trompe : trois filles, c'est HORRIBLE !!

Les filles : Zoé, Éva et Léa ont maintenant un an et depuis leur naissance, toutes les nuits, elles pleurent chacune à tour de rôle ; les parents n'en peuvent plus...

Zoé refuse de manger et leur recrache toujours tout à la figure. Quant aux deux autres, elles s'amusent à jeter leurs hochets et leurs ours en peluche au-dessus de leur parc.

Laurent est débordé entre ses filles qui ne font que des bêtises et sa femme qui est en début de dépression.

Heureusement il a une idée : appeler une nourrice, qui, vu l'ampleur des bêtises, démissionne au bout d'un mois.

Céline, elle aussi, a une idée : consulter tous les médecins du monde, s'il le faut, afin de trouver pourquoi ses filles sont si énervées. Ses recherches n'ayant guère abouti, elle abandonne...

A trois ans, les trois petits monstres renversent de la peinture sur la tête de leurs camarades ; à quatre ans, elles s'enferment dans les toilettes durant plusieurs heures et font des frayeurs à leurs parents.

Les années passent et le "club des trois", comme les fillettes s'appellent entre elles, ne s'est toujours pas assagi.

A l'école, elles jettent des craies sur la maîtresse, arrachent les pages de leur cahier et lancent des ballons remplis d'eau sur le tableau.

A la cantine, les batailles de nourriture sont presque quotidiennes et de retour à la maison, même après une longue journée de travail, les gamines sont toujours aussi énervées.

Les années passent et les bêtises sont de plus en plus importantes : le club des trois fait exploser des pétards dans les boîtes aux lettres des voisins, mettent de la colle sur les clés de voiture de leur mère et vont même jusqu'à savonner toutes les portes d'entrée des habitants de la rue dans le but de les envoyer tous à l'hôpital.

Aujourd'hui, c'est un grand jour : elles rentrent au lycée. Elles sont toutes les trois dans la même classe. Bonjour les dégâts ! Mais ce matin, à la grande surprise des enseignants (prévenus de leur arrivée), elles sont calmes : elles sont amoureuses !!

Trois garçons sont installés au premier rang. Les trois sœurs louchent dessus, elles ont toutes les trois la bouche ouverte, le regard brillant. Les garçons les ont remarquées aussi et à la sortie s'empressent de faire leur connaissance, ce qui se fera très vite puisque cinq minutes plus tard, trois couples viennent de se former !

Le club des trois, toujours synchronisé dans les bêtises, l'est même dans le cœur.

Quatre années passent et les filles font de moins en moins de bêtises, au grand soulagement de leurs parents.

Aujourd'hui, on prépare leur mariage. Elles ont choisi de s'unir à leur cher et tendre le même jour pour ne pas changer leur habitudes : tout faire ensemble.

Devant leurs époux, en robes blanches, elles ne rient pas ! Elles sont même stressées.

A la sortie de la mairie, Éva, Zoé et Léa jettent les bouquets à la foule. Tout le monde est joyeux et la fête peut commencer...

Dans la salle tout est disposé en triple.

Le vin d'honneur et l'entrée se passent bien mais , au moment du plat principal, tout dégénère : les trois sœurs ne se sentent pas bien.

Heureusement un médecin est dans la salle. Il ausculte les sœurs et déclare gaiement à la foule : « Elles sont enceintes... »

Les papas sautent de joie et les familles sont toutes émues.

Néanmoins la soirée se termine bien.

La semaine suivante, les filles se rendent chez le médecin pour une échographie. Et là, on découvre que ces chères demoiselles sont bel et bien enceintes mais aussi atteintes d'une maladie très rare : la bêtisiomanie....

Personne ne sait à quoi correspond exactement cette maladie : on sait seulement qu'elle se transmet de génération en génération en s'accroissant : la progéniture qui est pour l'instant encore à l'état fœtal va, elle aussi, faire autant de bêtises que leurs mamans !

Les grands parents désespèrent déjà ; imaginez-vous un nouveau club des trois dans la famille ! Nous leurs souhaitons bon courage et une vie bien joyeuse...

FIN

MOREEL Anne Charlotte

2nd Véga

Les retrouvailles

Hector dormait dans son fauteuil, quand la sonnerie retentit. Il se réveilla brutalement. C'étaient ses parents qui venaient lui rendre visite.

« Bonjour Hector comment vas tu ? Depuis le temps ? »

- Je vais bien. répondit Hector d'un air agacé. Je viens de rentrer de New York où j'ai passé de superbes mois... Il se mit à rougir.

- Ah oui ! C'est bien ! Mais pourquoi rougis-tu fiston ? Tu n'oserais pas nous mentir, sans doute ?

- Mais non ! Je ne vous mens pas, répliqua Hector d'un ton sec.

- Hector, on te connaît depuis que tu es tout petit ! Tu peux tout nous dire.

- C'est possible... vous savez bien ... il y a parfois des moments difficiles.

- Raconte ! Que t'est-il arrivé ? As-tu été malade ? Dis-nous la vérité !

- Eh bien : je vais vous raconter, mais promettez-moi de ne pas me juger.

- On ne veut pas te juger ! Raconte-nous la vérité !

- J'étais à l'hôpital !

- Pourquoi ? Tu as été malade ?

- Oui, mais pas comme vous pouvez le penser !

- On pourrait savoir ce qui s'est passé ?

- J'étais dans un l'hôpital psychiatrique.

- Et pour quelle raison ?

- Auparavant, j'étais en état de dépendance... drogué aux timbres.

- Ah bon ! Tu as tout essayé pour arrêter, au moins !

- Oui. Je suis allé voir un groupe de personnes qui avaient le même problème que moi, pour avoir des conseils de désintoxication. Mais ça n'a pas marché. Alors, je suis allé voir mon médecin traitant qui m'a dit qu'il y avait un traitement contre cette maladie. J'ai essayé le remède : sans succès. Un mois plus tard, je suis retourné voir mon médecin qui m'a dit qu'il n'y avait plus rien à faire. Il m'a dit que la meilleure solution pour moi, c'était l'internement pendant quelques mois.

- Oui, on te comprend. Tu es guéri maintenant ?

- Oui je le pense. J'ai brûlé toutes mes collections.

- On espère que ça n'a pas été trop dur pour toi !

- Oui, ce fut dur de voir tous ces fous parler tout seul. Il y avait des personnes qui racontaient des histoires d'extraterrestres. Il y avait aussi des vieillards détruits par l'alcool : on pouvait encore sentir pour certains l'odeur de la bière quand ils parlaient. J'ai eu pitié de ces pauvres gens !

- Oui Hector ! Ils n'auront pas été assez forts dans leur tête pour surmonter cette épreuve mais toi tu l'as fait !

- Il y avait aussi des hommes internés à cause de pulsions sauvages : certains grimpaient aux arbres dans la rue. Un type, aussi, qui prenait ce qui passait entre ses mains pour tout jeter sur les passants. J'ai très mal vécu tout ça : j'étais enfermé comme un animal dans une cage. Sauf que pour moi, c'était une pièce de deux mètres sur deux. Je n'avais qu'un matelas qui prenait toute la pièce. Dans cet asile, il y avait des hommes, des femmes et des enfants dépressifs qui tapaient dans tout ce qu'ils trouvaient. Je ne pouvais sortir qu'une heure par jour.

- Tu aurais dû nous en parler ! On aurait peut être pu t'aider !

- Oui, probablement. Mais je n'avais pas pris conscience de la gravité de ma situation.

- Oh ! Hector ! Tu as la pommette gonflée ! Que s'est-t-il passé ?

- Comme je vous ai raconté, il y a des personnes qui ne se contrôlent pas pendant des jours et des jours. Lors de mon dernier repas à l'hôpital, une personne qui avait des pulsions m'a sauté violemment dessus et ma tête est allée se cogner contre le coin de la table. Mais maintenant, c'est du passé. C'est une mauvaise passe de ma vie. Je ne veux plus en parler car ça me fait mal de penser que j'ai souffert d'un grave problème mental.

- Oui mais sache qu'on est content pour toi. Tu es guéri. Maintenant, tu peux aller voir tes anciens amis. Tu n'as plus cette obsession pour tes timbres.

- Oui ! Je suis fier de moi. C'est la preuve que tout le monde peut se sortir d'une grave maladie s'il le veut vraiment et s'il s'en donne les moyens.

- Oui ! Tu as raison Hector ! Tu veux que je te fasse une confidence ? J'étais comme toi dans ma jeune vie d'adulte : j'ai collectionné des voitures dans un garage qui, un jour, a pris feu. J'ai connu un grand deuil ! Puis, j'ai cessé d'être dépendant des voitures.

- Ah bon ? Je ne savais pas ! Mais alors, cette maladie ? Elle est peut-être héréditaire ?

- Oui mon fils, et je le savais pas ! »

DESMIDT Anthony/2NDE Véga.

Télescope-Mars

Un soir de septembre, le couple Hector et Francine fêtaient la 30ème année du grand fan de microscope et de Mars.

Hector rêvait de pouvoir observer vraiment Mars de près, et ce jour était arrivé ... Il déballa le cadeau que lui avait offert sa femme, un cadeau imposant, large, et lourd. Il arracha le papier avec fébrilité et découvrit un magnifique télescope nouvelle génération : la NASA elle-même s'en servait.

Il transporta cet immense engin qui passait à peine dans le large escalier qui le menait à sa chambre et essaya un peu tous les boutons qui le couvraient, avant de dire un grand merci à sa femme. Il s'apprêtait à passer une nuit blanche à observer les étoiles qui parsemaient le ciel entier.

Cependant, il ne rêvait pas d'étoiles et de constellations. Son unique désir était d'observer la planète rouge dans toute sa splendeur. Il fixa donc le zoom sur le télescope pour pouvoir l'admirer et enfin, il l'aperçut, mit le zoom au plus gros objectif et put contempler son rêve toute la nuit jusqu'aux heures matinales. A 6 heures, il alla se coucher...

Le lendemain matin, à dix heures précises, il se leva et se dirigea directement vers son nouveau joujou. Il observa le ciel jusqu'à 20 heures.... sans manger.

Les jours passèrent : Hector continuait de regarder la planète Mars !

Jeudi, vers 23 heures, il vit passer devant son télescope un OVNI, qui le figea sur lui même pendant 10 minutes. Puis, deuxième OVNI passa... un troisième... un quatrième... une centaine... des milliers... des millions d'OVNI qu'il identifia : c'était de minuscules soucoupes volantes. De chacune d'entre elles, il vit sortir cinq petits bonshommes gluants et tout verts, qui se rangeaient en ligne par millions puis avançaient d'un pas lent vers sa maison.. Il sentit le danger et descendit avertir sa femme au plus vite. Il se dirigea vers le garage, prit sa voiture et sortit. Mais sa maison était entourée de martiens qui pointaient sur lui des sortes de fusils longs de deux mètres. L'un d'entre eux s'avança vers lui et voulut appuyer sur la gâchette mais auparavant, il dit un mot à Hector en français ...

« Bonjour, monsieur, je suis venu ici pour vous détruire, vous et votre planète car vous n'avez fait qu'observer la nôtre pendant plusieurs semaines !

-« Je, je ... Je suis désolé. Je ne voulais pas en arriver là... je voulais seulement explorer de mes yeux votre belle planète et découvrir des choses sur vous !

-« Oui, mais nous n'aimons pas ça. Dans 5 minutes, nous détruirons la terre entière. Chevaliers Martiens, emmenez-le ! »

C'est alors que des milliers d'hélicoptères, des parachutistes et des soldats de l'armée arrivèrent sur les lieux de l'action. Ainsi commença la guerre interplanétaire qui ne dura que quelques heures : le temps pour les martiens d'anéantir les deux tiers de la population.

Cependant, ils ne s'en tinrent pas là et kidnappèrent Hector dans une de leur soucoupe pour l'emmener sur Mars : notre héros allait réaliser son rêve, mais pas de la meilleure des façons...

Une poignée de minutes plus tard, il arriva sur la planète de ses rêves.

Il était vêtu d'une combinaison spéciale fournie par les hommes verts pour pouvoir marcher, respirer et être à la température ambiante de Mars.

Il sortit de la soucoupe, menottes aux mains, emmené par le chef de la bande qui lui montra tout un cimetière de Terriens : c'est là qu'Hector serait placé après avoir été torturé par une machine hyperpuissante.

Ce moment de douleur passa lentement, il souffrit énormément et mourut au bout de 2 jours.

Il fut enterré sur la planète de ses rêves, là où des millions de Terriens le furent eux-mêmes.

Sans doute existe-t-il des rêves qu'il vaut mieux oublier.

Antoine ALLAYS : Seconde Véga.

UN MATCH PAS COMME LES AUTRES...

Ronaldhectorino a vingt sept ans : il est assez sportif, mais possède également une drôle de manie... il se lance dans de nombreuses collections comme celle des bougies rouges, des pots de chambre et autres objets plus inutiles les uns que les autres.

Il a commencé à devenir collectionneur à l'âge de treize ans lorsque ses parents ont divorcé. Traumatisé par l'absence d'amour, il s'est mis à compenser ce manque par la recherche et la possession d'objets qui lui plaisaient.

Aujourd'hui, il se lance dans une nouvelle collection : les chaussures de football. L'idée lui est venue après qu'il a revu une vieille photo de son équipe chez ses parents alors qu'il débutait. A cette époque, tous les joueurs possédaient les derniers modèles de crampons NIKE sauf lui qui jouait avec les chaussures abimées de son père. Dans son enfance, ce sujet provoquait souvent des conflits.

Après des mois de recherches vaines pour trouver les trois derniers modèles qui lui manquent, il est sur le point d'abandonner lorsqu'il voit dans une publicité du Réal de Madrid les chaussures introuvables. Pour les récupérer, il décide de passer des tests de recrutement au club de Madrid. En signant son contrat, il se voit offrir l'une des trois paires recherchées : les dernières Mercurial carbone FG.

A la fin de la saison, il remporte le championnat et se voit offrir le second modèle manquant par le sponsor Puma. Il apprend par la suite que Zidane est le possesseur d'une paire de chaussures unique créée spécialement par ADIDAS. Le problème est que Zidane vient d'annoncer la fin de sa carrière et qu'il prend sa retraite à la fin de la coupe du monde. Par chance, Thierry Henry se casse le poignet, et Ronaldhectorino, qui n'a toujours pas récupéré les chaussures de Zidane, est choisi pour remplacer le malheureux blessé.

Le match débute sous un soleil de plomb, les joueurs n'arrivent pas à construire de bonnes phases de jeu. Les supporters qui ne comprennent pas que la chaleur est difficile à supporter lorsqu'on doit faire un tel effort que celui de taper dans un ballon, commencent à siffler les mauvaises actions de l'équipe de France.

Sur le banc Ronaldhectorino suit le match avec beaucoup d'attention. Il observe particulièrement Zidane et prie pour que rien n'arrive aux chaussures. Peu à peu la tension monte sur le banc de l'équipe de France car le staff se rend bien compte que l'Italie se rapproche de plus en plus de l'ouverture du score après avoir touché les poteaux et la barre deux fois de suite.

Peu avant la mi-temps, Zidane est fauché par derrière, donne un coup de boule au joueur de l'Italie et se fait expulser. Ronaldhectorino suit Zidane dans les vestiaires pour lui demander ses chaussures mais ne parvient pas à ouvrir la porte : Zizou s'est barricadé dans la pièce. Ronaldhectorino décide de contourner l'obstacle : il fait le tour du bâtiment, et se hausse sur la pointe de pieds pour

regarder à travers le vasistas, ce qu'est en train de fabriquer Zidane, seul dans le vestiaire.

En réalité, la star du foot ne fait rien d'extraordinaire : il balance violemment ses chaussures à travers la pièce et shoote dedans comme s'il s'agissait de ballons de football ; au bout de quelques minutes, il se lasse de ce nouveau jeu et abandonne l'objet de la convoitise de Ronaldhectorino près du sac de sport de ce dernier, avant de sortir du vestiaire, laissant la porte ouverte derrière lui. En trois temps trois mouvements, notre héros se rue sur les chaussures abandonnées près de son sac, les enfiler et s'en va tranquillement reprendre sa place sur le banc.

Durant la seconde période, le jeu reste de partie égale : le ballon se balade d'un but à l'autre sans qu'aucune équipe n'arrive à marquer.

A la surprise générale, le sélectionneur Français fait entrer Ronaldhectorino à la 89ème minute. Jusque là : le score est de zéro à zéro.

Arrive le moment du temps additionnel : c'est le dernier coup-franc pour la France ; le public est dépité du spectacle offert par les joueurs pendant le match. Gourcuff se charge de tirer... mais... le ballon est dévié par la main de Ronaldhectorino dans les buts du gardien italien. Malgré de nombreuses contestations des joueurs Italiens, l'arbitre trop occupé à admirer les chaussures de Ronaldhectorino ne voit pas la faute commise. Ce but met un terme au match. De retour au vestiaire, les joueurs ovationnent notre héros et Zidane décide de lui offrir ses chaussures pour le récompenser. Ce cadeau lui permet de terminer la collection.

Ronaldhectorino est ravi car il est non seulement champion du monde mais il a également, pour la première fois de sa vie, finit une collection

Antoine DAUBIGNY : seconde Véga.

Les paroles ne salent pas la soupe.



Une fois par semaine, Hector venait manger la soupe familiale. Pour la première fois, il était accompagné de sa moitié, Brigitte.

Mireille avait décidé ce jour-là de préparer de la soupe aux potirons, composée évidemment de potirons mais aussi d'oignons revenus dans de l'huile d'olive, de quelques carottes, d'eau, d'un cube de bouillon de poule, de sel et de poivre. À table, Brigitte se mit en face de la mère d'Hector. Mireille était impatiente de voir la réaction de sa future belle-fille.

« - Cette soupe manque de sel ! » Telle fut sa première réaction.

- Vous avez raison, répondit Mireille, ne voulant pas contrarier son invitée.

- Est-ce bien l'oignon, qui la rend si amère ?

- Si vous n'êtes pas satisfaite... »

Mireille, excédée, lança la salière dans l'assiette de Brigitte, puis s'en alla pleurer dans sa cuisine.

Hector et son père ne savaient ni quoi dire, ni quoi faire : Brigitte ressemblait à une sorte de Casimir : la soupe orangée l'avait totalement recouverte. Encore furieuse, Mireille qui avait une certaine fierté lui lança un défi : participer au concours de la meilleure soupe internationale, qui se déroulerait dans deux mois. Brigitte, en colère, releva le défi et partit en claquant la porte, suivie d'Hector.

Après ce repas agité, les deux maris essayèrent de raisonner leur conjointe respective : était-il bien nécessaire de participer à un concours aussi idiot ? « Oui, oui » fut la décision irrévocable des deux femmes.

Pendant deux mois, elles furent sur le pied de guerre. Brigitte n'était pas une professionnelle de la soupe, ni de la cuisine d'ailleurs. Elle décida donc de prendre des leçons culinaires. Sa soupe serait à la tomate : il fallait faire revenir les échalotes dans l'huile d'olive, couper les tomates en plusieurs morceaux, ajouter du persil, du sel et du poivre. Faire chauffer le tout et déguster.

La jeune femme était décidée à gagner, elle ne laisserait aucune chance à sa concurrente. Mireille, la reine de la soupe restait fixée sur ses potirons. Comment la faisait-on ? On le sait déjà. Ce que l'on ne sait pas, c'est que c'est Bernard qui cultive ces savoureux légumes. Il aimait les planter et les voir pousser. C'était tellement simple : un peu d'eau suffisait. Bernard les trouvait merveilleux, ces potirons ! Ils transformaient son regard sur le potager.

Revenons à nos soupes. Le seul repas de Bernard, pendant deux mois, fut la soupe aux potirons. Pour Hector, c'était la soupe aux tomates. Il avait fini par avoir la diarrhée.

Enfin, voici venu le grand jour : le 17 octobre, journée de la soupe.

Le concours se passait à Boëschèpe, village flamand de 2212 âmes. La salle des fêtes, située à côté du moulin, était comble. Mireille avait amené ses potirons, Brigitte ses tomates. Dès le début, les deux femmes s'échangèrent un regard glacial. En une heure, les cinquante neuf concurrentes, devaient préparer leur soupe. Deux demi-heures plus tard, elles avaient terminé : Mireille n'était pas entièrement satisfaite, Brigitte l'était.

Les trois juges goûtèrent les cinquante neuf soupes. Quelques aller-retour aux toilettes plus tard (certaines soupes devaient être vraiment dégueulasses, disons le clairement !) ils annoncèrent le nom de la gagnante. L'ambiance était électrique. Les résultats tombèrent : le titre de Miss Soupe revenait à...Sarah Tatouille ! Mireille et Brigitte s'effondrèrent, elles étaient arrivées deuxième ex-æquo en obtenant la note de 8,98. Ce fut terrible : une bataille de soupière éclata. Les murs de la salle furent repeints d'une multitude de couleurs.

Épuisées par cette dure journée, Mireille et Brigitte firent la paix et comprirent que ces gamineries ne servaient à rien. Les visages d'Hector et de Bernard s'illuminèrent. Pas pour longtemps, car leurs chères et tendres épouses décidèrent de se lancer dans la purée. Les visages des deux hommes s'éteignirent. Jusqu'au concours, ils allaient devoir manger de la purée en combattant la constipation engendrée par celles-ci !

Bastien Van Inghelandt/ seconde VEGA.

Changement de programme

Samantha, sagement assise derrière son bureau, songeait au repas du soir. Sans doute un plat préparé qu'elle ferait chauffer au micro-ondes, comme elle le faisait tous les jours. Cette bibliothécaire de 34 ans passés, passionnée par son métier, passait ses journées à penser. On va dire qu'elle n'avait que ça à faire : célibataire endurcie, elle n'avait pas vraiment un emploi du temps surchargé, bien au contraire d'ailleurs. Elle attirait pourtant le regard de tous les hommes. Il faut dire que son nez aussi gros que pointu ne passait pas inaperçu, le gros grain de beauté qui trônait dessus non plus.

Ainsi donc, après avoir réfléchi, elle se rendit aux toilettes, ouvrit la porte, glissa sur une flaque d'eau puis tomba dans les pommes. Nous ne savons toujours pas ce que cette marre d'eau faisait là. Pauvre Samantha !

Au même moment, Marc, jeune homme absolument séduisant, travaillait sur son exposé. Cet étudiant en médecine adorait se rendre à la bibliothèque pour diverses raisons. Parfois, il restait là à draguer les jeunes femmes. Il était tellement sûr de lui que rien ne l'arrêtait et il multipliait les conquêtes. Fin de cette petite présentation, banale et ennuyeuse.

Avant la fermeture, il se rendit aux toilettes, c'est là qu'il découvrit Samantha, allongée par terre, totalement inconsciente. Il essaya tout d'abord de la réanimer, en alternant massage cardiaque et bouche à bouche, mais rien à faire, elle ne bougeait pas le petit doigt. Il prévint donc les urgences, qui emmenèrent Samantha à l'hôpital.

Depuis 3 jours, Samantha se reposait dans sa chambre d'hôpital et comptait les visites qu'elle avait reçues : une de sa mère, puis... encore une autre de sa mère.

Le quatrième jour, Marc se mit en route pour l'hôpital, il voulait prendre des nouvelles de celle qu'il avait secourue, enfin disons surtout qu'il voulait passer pour un héros afin d'impressionner cette dame. Il frappa à la porte puis entra poliment en attendant le feu vert de Samantha. Quand elle le vit entrer, un énorme sourire s'inscrivit sur son visage, elle était aux anges. Elle l'admira tout d'abord : quels magnifiques cheveux bouclés il avait ! Et ce regard ! Du velours ! Et ce nez si parfait ! Elle alla même jusqu'à observer ses dents. Certes, il avait de belles dents, mais pas de quoi en faire un roman. Elle était là à absorber ses moindres paroles, elle était en extase.

Marc, quant à lui, fut tout d'abord fasciné non pas par sa beauté mais plus par la chose immense qui trônait au milieu de son visage. Un bandage bleu ! On aurait dit un éléphant d'Afrique. Elle était belle, sa trompe ! Il essaya de garder son sérieux, mais en vain, il pouffa de rire. Enfin, il salua Samantha puis quitta la chambre, prétextant un rendez-vous.

Quelques jours après sa sortie, la jeune femme reprit le travail, impatiente de revoir Marc, qui envahissait ses pensées. Elle rêva de mariage, imaginant tout, de la cérémonie au voyage de noces. Décidément, elle regardait trop de films d'amour notre Samantha ! Vers 15 heures, il franchit la porte de la bibliothèque. Enfin ! Elle lui adressa son plus beau sourire. Marc, de son côté, la salua puis alla s'asseoir. Elle le regardait du coin de l'œil. On aurait pu croire à une adolescente hystérique, ne jurant plus que par un seul et unique garçon : qu'est-ce qu'il est beau ! Qu'est-ce qu'il est musclé ! Oh la la ! Il écrit de la main droite ! Comme elle ! Voilà enfin un point commun !

Après l'avoir longuement observé (elle était en effet capable d'annoncer la couleur de ses chaussettes), elle s'approcha de lui et s'assit à ses côtés.

Elle lui proposa tout d'abord un rendez-vous au bar du coin : il refusa (il était trop occupé par ses cours ! vous imaginez bien !). Elle s'éloigna donc, se cacha derrière des livres et l'espionna. Pas très discrète la cachette ! On avait vu mieux comme poste d'observation ! Une dizaine de minutes après, elle tenta une nouvelle approche en lui proposant un verre d'eau (il faut préciser qu'elle avait mis un somnifère dedans). Elle profita du moment où il tomba endormi pour fouiller dans son portefeuille et relever son adresse. Quelle folle, cette Samantha ! La folie de l'amour...

Le soir même, elle se rendit chez Marc, sonna et lui proposa un petit tour en ville, au jardin public. Mais celui-ci avait de la visite...une belle blonde aux yeux bleus d'un mètre quatre vingt. Pas vraiment le sosie de Samantha. Il refusa donc l'invitation en lui demandant de ne plus débarquer chez lui à l'improviste. Il n'aimait pas du tout ça ! Il aimait beaucoup les femmes, oui, mais pas elle. (pour résumer, il voulait dire qu'elle était moche, collante et sans intérêt). Elle retourna chez elle, pleurant toutes les larmes de son corps. Une fois dans sa chambre, elle écrivit des lettres d'amour qu'elle lui enverrait le lendemain matin. Elle pensa même à les asperger de parfum. Le lendemain, ce fut le choc pour Marc. Samantha n'abandonnerait donc jamais ?

Le soir (elle réfléchissait encore), elle eut un flash. Elle avait vu, la veille, une émission qui recherchait des modèles pour un changement de look. Pourquoi pas ? Après tout si le seul moyen pour attirer le regard de Marc était de se métamorphoser, elle était prête à tenter l'aventure : elle n'avait rien à perdre. Elle appela la chaîne de télévision et, à sa grande surprise, fut sélectionnée. Elle partit donc pour Paris. Pendant plusieurs jours, elle essaya divers maquillages, diverses tenues ainsi que diverses coiffures. Pour une fois dans sa vie elle se prenait pour Miss France. C'est métamorphosée qu'elle retourna voir Marc.

La surprise fut grande ! Le jeune homme était au bord de l'évanouissement. Mon dieu ! Qu'est-ce qu'elle était belle ! Enfin, c'était son point de vue. Il resta figé devant elle, ne trouvant pas les mots. Il était sûrement tombé sous le charme de sa nouvelle coiffure. Bouleversé, il lui proposa un rendez-vous : un dîner avec ses amis. On avait connu mieux comme rendez-vous, mais bon, pas mal pour un début... Elle accepta avec joie, se voyant déjà entourée d'une ribambelle de bambins. C'est qu'elle rêve trop, Samantha !

Le soir du rendez-vous, elle enfila sa plus belle robe, une robe rouge rayée qui la boudinait plus qu'elle ne l'était. Elle arriva chez Marc et il lui présenta ses amis. Elle les trouva très sympathiques : pour une fois qu'elle était entourée de plusieurs personnes qui faisaient attention à elle, elle n'allait pas se mettre à les détester !

Soudain, elle la vit, dans sa belle robe verte à paillettes, les cheveux détachés, blonds comme les blés. Elle était si belle ! Martha, elle s'appelait Martha. Ses yeux de couleur bleue des tropiques l'attirèrent de suite. Quant au petit grain de beauté sur la joue gauche, il la rendait resplendissante. Sublime ! Magnifique ! Elle poussa Marc, s'approcha de Martha et l'embrassa follement sous les yeux ébahis de tous les autres. Marc quant à lui resta de nouveau figé devant elle, c'était sans doute une mauvaise blague... Samantha embrassait une femme ? Samantha aimait un autre que lui ? IMPOSSIBLE ! (selon lui).

Mélanie Bénard : seconde Véga

Le point de vue d'une caméra.

Luc, 45 ans, était représentant en vin, et issu d'une famille bourgeoise où l'éducation était très stricte et le respect de la famille très présent.

Il était marié depuis 10 ans, à Myrabelle, une jeune femme très charmante et très douce. Depuis quelques temps, il s'était rendu compte qu'observer sa femme faire le ménage lui procurait du plaisir. Mais il y avait un hic. Son emploi l'obligeait à s'absenter souvent. Alors, il décida de placer cinq caméras dans toute la maison : une dans la cuisine, une dans le salon, une dans les toilettes, une dans la salle de bain, et une dans la chambre.

Ces caméras possédaient un détecteur de présence et se déclenchaient dès qu'une personne entrait dans la pièce. Tous les faits et gestes de Myrabelle pouvaient être enregistrés. En effet, les caméras étaient reliées à un ordinateur qui enregistrerait tout sur le disque dur.

En installant ce système de surveillance, Luc avait jubilé en pensant à ce qu'il aurait pu observer. Il pourrait enfin assouvir ses fantasmes et passer de bons moments en visionnant ces films !

Un jour, en week-end, Luc décida de regarder ses enregistrements. Il s'installa devant son écran d'ordinateur. Pendant deux heures, il regarda Myrabelle faire son ménage. Ces images lui procuraient un bien fou. Luc sentait son corps frémir !!

Soudain, son cœur se mit à battre la chamade : sur le petit écran, sa femme était entre les bras de son père !! Luc en perdit le souffle. Myrabelle le trompait avec son propre père ! Comment un homme aussi strict avait-il pu faire une chose pareille ?

Luc ne pouvait continuer à vivre avec celle qu'il considérait pourtant comme la femme de sa vie.

Après plusieurs mois de conflit et de reproches, il décida de quitter Myrabelle et de rompre tous liens avec sa famille qui l'avait trahi.

Depuis ce jour, Luc n'avait plus de fantasme particulier : il menait une vie sans histoire et passait ses moments de loisirs devant la télé.

Les années passèrent. Luc se reconstruisait tout doucement. Il finit par rencontrer une jeune femme qui n'était pas très belle, mais qui était très gentille. De plus, elle n'était pas vraiment banale ! C'était une catcheuse professionnelle et ses journées étaient bien remplies par les entraînements.

Seulement voilà ! Sa jeune compagne voulait changer de vie et fonder une famille ! Elle voulait cinq à six enfants !! Quel choc pour Luc qui n'aimait pas le bruit, les pleurs, le désordre et tout ce qui pourrait le perturber ! Il ne savait plus comment se sortir de cette énorme galère.

Mon dieu ! pensait Luc. Jamais donc je ne pourrais avoir la vie tranquille dont je rêve !

Camille COLLIEZ / seconde Véga.

Où est passée la lanque ?

Hector vagabondait dans les rues. Il pensait à Brigitte qu'il avait laissée seule à l'hôpital. Quel malheur : sa passion pour le lavage de vitre avait été stoppée net par une chute sur le trottoir.

Comme à son habitude, Hector avait commencé par salir les vitres. Ensuite Brigitte était partie chercher son escabeau et Hector s'était assis dans le canapé rouge. Mais ce jour-là, Brigitte était fatiguée et n'avait pas lavé les vitres dans les règles de l'art. Elle n'avait pas posé ses pieds sur l'escabeau comme elle le faisait d'habitude. Hector l'avait bien remarqué mais s'il le lui avait dit, sa passion pour les jambes de sa femme juchée sur l'escabeau aurait été découverte. Et ce fut sûrement ce détail qui avait causé la chute de Brigitte. En voulant laver le haut de la grande fenêtre, elle avait dérapé. Sa jambe droite s'était coincée entre deux marches et s'était cassée sous la violence du choc.

Hector n'avait pas réagi tout de suite : il avait choisi la passion et non la raison. Mais quand Brigitte avait crié, il s'était levé pour l'emmener aux urgences. Encore sous le choc de la brutale interruption du nettoyage des vitres, Hector l'avait très vite abandonnée dans sa chambre d'hôpital. Au fond de lui, il en voulait à Brigitte et il en était honteux...

Quand Brigitte rentra à la maison, ce fut encore plus dur pour Hector. Elle était là mais ne faisait plus rien. Enfin, disons plutôt qu'elle ne pouvait plus laver les vitres.

Pour la première fois de sa vie, Hector devait affronter le monde extérieur et ce fut pour lui une véritable désolation. Il ne comprenait pas pourquoi des gens se promenaient dans les rues alors qu'ils avaient une maison bien douce et bien chaude. C'était l'affrontement de deux mondes. Cependant, désormais, notre héros préférait affronter toute cette masse de gens plutôt que de devoir côtoyer Brigitte qui ne pouvait plus assouvir son désir. Brigitte était comme une mère qui ne pouvait plus faire de soupe ! Il comprenait enfin pourquoi son père si génial avait choisi une femme si banale : c'était évidemment pour la délicieuse soupe...

Déçu, Hector avait pourtant vite vu le bon côté des choses : après tout, s'occuper de sa femme lui permettait de se rapprocher d'elle. C'était pour lui une petite révélation : il ne trouvait pas cette activité déplaisante ; c'était même plutôt sympa. Ils avaient tout simplement échangé leur rôle et ils s'en amusaient beaucoup. Brigitte restait dans le fauteuil à feuilleter des livres d'électroménager pendant qu'Hector faisait la lessive, les poussières, la vaisselle, le repassage, et la cuisine... Comme disait fièrement Brigitte à ses copines : Hector était devenu un véritable cordon bleu.

Un soir, Hector s'était mis à préparer un petit gâteau sec et l'agréable odeur voyageait jusqu'aux narines de Brigitte. Un peu curieuse, la jeune femme se leva avec précaution... et... ce qu'elle vit alors la renversa tout net : son mari était debout devant le four, en caleçon blanc qui moulait agréablement ses parties intimes (d'habitude il ne portait que des slips ringards). Son ventre était recouvert d'un tablier qui faisait honneur à ses petites rondeurs et pour couronner

le tout, il montait des œufs en neige en fouettant la mousse avec énergie. On aurait dit qu'il avait fait ça toute sa vie !

Cette situation pouvait prêter à confusion mais au contraire pour Brigitte c'était LA révélation. Elle resta là, immobile, à profiter de cet instant. Ah ! elle prenait son pied la Brigitte !

Soudain, Hector sentit une présence derrière lui. Il se retourna et vit sa femme qui lui souriait. Il se dit que la situation était plutôt amusante.

«A quoi penses-tu ? »

Elle resta encore une fraction de seconde le regard fixe sur Hector et répondit

« Je... je...je voulais simplement m'assurer que tout se passait comme tu le souhaites. »

Les jours suivants, Brigitte se régala. Elle s'asseyait au bar de la cuisine faisait mine de discuter et elle pouvait ainsi assouvir son fantasme sans être démasquée.

Vint le jour où Brigitte devait enlever son plâtre. Elle pensa d'abord à manquer le rendez-vous mais Hector eut la bonne idée de lui en rappeler l'heure : 13h30.

Elle décida de profiter de son dernier repas et de ne plus se poser de questions. Elle admira son mari peut-être pour la dernière fois.

A 13h10 Hector conduisit Brigitte chez le médecin qui lui ôta son plâtre avec beaucoup de tact !...

Peu à peu, le couple reprit ses habitudes. Hector avait envie de revoir Brigitte laver les vitres mais il ne voulait pas la bousculer. Brigitte, de son côté, voulait voir son homme faire la cuisine mais Hector semblait avoir oublié ses talents de cuisinier.

Au bout de quelques mois, l'ambiance au sein du couple était d'une tristesse sans nom. Brigitte et Hector ne s'étaient toujours pas avoué leur fantasme et cela leur pesait gros sur la patate.

Un soir, Brigitte était dans le salon à frotter et astiquer les vitres et Hector dans la cuisine réalisait une formidable plâtrée de pâtes. Chacun réalisait le fantasme de l'autre dans l'anonymat le plus total.

Mais il ne faut pas perdre espoir : un jour, peut-être, ils oseraient faire marcher leur langue.

Corentin INGLARD/ seconde VEGA

Le speed Dating

Marcel était un homme bon. Il se souciait toujours de tout le monde : c'était un homme au grand cœur. Il portait toujours les mêmes pantalons, mais il y en avait un pour chaque jour. Aujourd'hui, il avait mis celui prévu pour les grandes occasions... Ses chemises étaient toutes à carreaux... Il y en avait de toutes sortes : des bleues, des blanches, des jaunes, des noires à carreaux noirs, jaunes, blancs ou bleus ... aujourd'hui Marcel avait mis une chemise verte. De ce vert qui tire vers le jaune. Une chemise qu'il ne porte, encore une fois, qu'en de grandes occasions.

Marcel vivait seul. Bien qu'il soit célibataire, Marcel était un homme très ordonné... De ce fait, son appartement était toujours très bien rangé. Il passait l'aspirateur environ sept fois par jour. C'est pour cela d'ailleurs que sa femme l'avait quitté. Elle n'aimait pas les maniaques, disait-elle...

Quoi qu'il en soit, l'appartement de Marcel était toujours bien rangé et bien propre... Quand il avait fini de tout ranger, il adorait trier les cure-dents. C'était un passe temps qu'il s'était trouvé après le départ de sa femme... Marcel aimait beaucoup aller à la mer le samedi. Il était très poétique ce jour-là. Il suivait un emploi du temps spécial. Toutes les semaines, la même chose. Il ne se lassait jamais de toutes ces semaines identiques...

Mais aujourd'hui, ce n'était justement pas la même semaine, ni le même jour... Aujourd'hui, Marcel sortait... Peut-être pour rencontrer quelqu'un... Une femme ? Marcel n'en avait pas vu depuis le départ de la sienne... Il faut dire qu'il ne cherchait pas beaucoup à plaire, mais il ne pouvait passer dans la rue, sans qu'une femme se retourne au moins une fois pour l'admirer : il était grand, avait des cheveux bruns et des yeux bleus... Qui résisterait ? Bien sûr, il fallait faire abstraction des vêtements que Marcel portait ... Il avait une façon de s'habiller qui le rendait comparable à John, le maître de Garfield, ce chat roux qui accumule les bêtises. Agréable du visage, mais ringard au niveau des vêtements...

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui nous étions mercredi - à l'heure où Marcel était censé regarder « Où sont les femmes », son émission préférée - et Marcel sortait...

Marcel habitait Paris, dans une ruelle étroite, mais calme. Il sortit de son appartement, bien couvert, pour se rendre au centre-ville. Plus exactement, au 35 rue de Rivoli, au restaurant Le Majesty. C'était la première fois qu'il se rendait à cet endroit ... C'était son ami Edward qui lui avait conseillé d'aller là-bas pour rencontrer des femmes. Il disait que cela lui ferait le plus grand bien. Marcel y alla donc accompagné d'Edward... Sur la route, tout se passa bien... Marcel était joyeux. On ne l'avait pas vu ainsi depuis un moment. Seulement Edward ne lui avait pas précisé que... ce restaurant organisait des « Speed Dating », sortes de rendez vous qui ne durent pas plus de cinq minutes... ce qui n'allait certainement pas plaire à Marcel.

Le restaurant était somptueux... Une vingtaine de petites tables étaient bien alignées ainsi que des chaises. Au centre des tables, il y avait une petite clochette... Marcel se posa des questions et en fit part à Edward :

« - Euh... Edward, excuse-moi, mais ... A quoi servent ces petites cloches ?

- Et bien, c'est pour que la personne qui est en face de toi, laisse place à une autre personne... répondit Edward, gêné.
- Et pourquoi une personne laisserait sa place à une autre ?
- Eh bien, je ne voulais pas te le dire... car tu n'aurais probablement pas voulu m'accompagner...
- Mais explique !
- C'est le principe du Speed Dating !
- Oh non...
- Si, mais écoute-moi ! Reste le temps de deux ou trois échanges et si tu n'aimes pas, on rentre... D'accord ?
- Hum... Très bien.»
-

Ce fut ainsi que Marcel s'installa à une table et Edward à une autre... Le premier échange commença... A la table d'Edward, une jeune femme s'installa... Elle était assez jolie, selon Marcel, mais pas selon Edward. Marcel attendait qu'une personne s'asseye devant lui. Subitement, une femme mit fin à son attente...

Elle avait les yeux verts pétillants, une longue mèche de cheveux brune descendait onduleusement le long de son visage et venait s'arrêter au niveau de son épaule. Cette épaule était dénudée, tandis que l'autre était couverte par la manche d'une magnifique robe rouge, fendue sur le côté, comme les robes James Bond girls.

Marcel n'en revenait pas. Ses yeux brillants fixaient la jeune femme qui commença à parler. Marcel n'avait pas l'habitude de faire ce genre de rencontre et de déballer ainsi sa vie à quelqu'un qu'il ne connaissait pas... Mais il ne pouvait résister au charme de la jeune femme... Il regarda Edward, qui lui fit un signe de la main, pour l'encourager à discuter avec sa partenaire...

Elle s'appelait Marie. Elle n'avait pas d'enfants, mais désirait en avoir. Elle était jeune journaliste à Paris. Marcel aimait la façon dont parlait Marie. On aurait pu croire qu'une femme comme elle parlerait avec beaucoup de retenue et de délicatesse, mais ce n'était pas le cas... Marcel lui demanda son numéro de téléphone. Elle le lui donna avec plaisir et ils se quittèrent.

Toute la nuit, Marcel pensa à la jeune femme.

Trois jours s'écoulèrent, et il se décida enfin à appeler...

Deux ans plus tard, voici ce que les amis de Marcel reçurent chez eux :



Fin.

Lemoine Elodie:
seconde VEGA

L'imprévu

Il était 9H30. C'était l'heure à laquelle madame Devost commençait la préparation de la soupe, lorsqu'il n'en restait plus de la veille. Mais cette fois-ci, elle n'avait pas le courage d'en refaire.

-«Et si, pour une fois, c'était nous qui allions déjeuner chez Marc ?demanda-t-elle à son mari.

- Mouais, pourquoi pas. Avec tous les repas qu'il nous doit celui-là !et puis au moins ce sera l'occasion de découvrir son appartement.

- Oui, raison de plus ! Allez, je vais dans la salle de bain me préparer.

Dix minutes plus tard, elle était prête.

- Attends ! Tu connais la route au moins ? demanda la vieille dame avec de grands yeux.

- Comment veux-tu que je connaisse la route alors que je ne sais même pas son adresse ! lui répondit son époux un peu énervé.

- Je dois l'avoir sur un bout de papier quelque part.

Elle resta immobile un instant pour réfléchir puis reprit :

- Je vais chercher.

Monsieur Devost regarda sa femme disparaître de l'autre côté du couloir. Il s'assit alors sur son fauteuil et se mit à lire son journal.

Trente minutes plus tard, son épouse réapparaissait.

- Ça y est, je l'ai ! On y va !

Au bout d'une heure et demie, les deux quinquagénaires étaient toujours dans leur voiture et n'avaient aucune idée de la direction à prendre. Malgré tous leurs efforts, ils ne cessaient de tourner en rond. Ils décidèrent donc de s'arrêter pour déjeuner dans un restaurant.

- Tant pis, nous irons chez lui pour l'après-midi, fit madame Devost.

Pendant ce temps, Marc était devant la porte de ses parents. Il attendait, avait sonné trois fois, et voyant qu'il n'y avait personne, il ne se posa pas de questions et fut d'ailleurs très content de pouvoir enfin, pour une fois, manger ailleurs que chez ses vieux parents.

Après avoir savouré le bon repas de « La Bonne Fourchette », le couple Devost put reprendre la route grâce à madame Ammeux, la gérante du restaurant, qui leur avait fait un plan détaillé de la route à suivre.

Plus de 2 heures plus tard, ils trouvèrent enfin l'immeuble où résidait leur fiston.

Marc était en train d'achever le rangement de sa nouvelle collection - des mouchoirs sales trouvés dans la rue - lorsqu'il entendit la sonnerie de sa porte d'entrée. Sur le moment, il ne reconnut pas ce bruit, la sonnette n'avait été utilisée qu'une seule fois depuis qu'il vivait ici. On se remit à sonner, deux fois d'affilée. Marc ouvrit la porte.

- Mon poussin !

Il eut à peine le temps de voir le visage de sa mère que celle-ci le prit dans ses bras et l'embrassa.

« Comment vas-tu ? »

Marc ne put répondre : sa mère, spontanément folle, entra découvrir son chez lui. Juste derrière elle, le père. Il tendit la main à son fils et lui dit bonjour d'une poignée ferme. Il le regardait dans les yeux avec un sourire qui exprimait la fierté habituelle qu'il éprouvait pour son garçon, alors que ce dernier n'avait rien accompli. Marc esquissa un faux sourire, comme d'habitude, puis tous trois passèrent au salon.

Et là, ce fut la stupéfaction. Les deux parents en restèrent bouche bée. Toute la pièce était recouverte de choses étranges...Il y en avait vraiment partout. On distinguait un chemin qui s'était formé un peu naturellement, et qui permettait d'accéder à la table, d'atteindre le bouton de la télévision, et d'aller à la pièce voisine. Si on y regardait plus attentivement, on constatait que ces tas, qui formaient une sorte d'énorme bloc, étaient constitués d'objets banals de la vie de tous les jours, ce qui rendait le fait encore plus effrayant. Au-dessus de cette couche trônait un plafond atteint d'une multitude de fissures. Tiens, apparemment, il était également atteint de la varicelle ! En réalité, en grande partie, un des coins était parsemé de punaises au dos cylindré de toutes les couleurs. Ici, on se serait cru dans un autre monde.

« Hé, Marc ! » fit la mère avec des yeux tout écarquillés.

Alors Marc, découvert, se lâcha :

« Et bien oui ! C'est ma vraie vie, je vis comme ça, et alors ? »

- Mais... » répondit la vieille dame totalement bouleversée.

« C'est pas si grave ! »

La vieille femme tomba dans les pommes. Surpris par cette réaction inattendue, Marc s'affola. Il se tourna vers son père :

« Je vous assure, ce n'est rien ! »

Mais celui-ci, paniqué, recula et se heurta à l'armoire bancale en haut de laquelle était rangée dans des cartons une des anciennes collections de fil, des pierres trouvées dans un parc ou tout près d'un lac. Les boîtes basculèrent et s'écrasèrent sur la tête du pauvre homme. Il s'écroula.

Marc était rassuré du fait que ses parents soient tous deux inconscients. Mais cette sensation fut de très courte durée car rapidement la peur envahit tout son corps. Vu la manière dont son père et

sa mère avaient réagi, il ne pouvait pas rester sans rien faire. Mais en même temps qu'est-ce qu'ils avaient besoin de venir à l'improviste !

Marc se mit à stresser énormément, il fallait à tout prix qu'il trouve quelque chose pour arranger tout ça. Il s'adossa à la fenêtre pour continuer à réfléchir. C'est là qu'il entendit le bruit lourd d'un moteur. Il regarda et vit un camion avec une énorme remorque vide juste en dessous de sa fenêtre. C'est à ce moment qu'il eut l'« Idée ». Il prit les tas de ses collections et les jeta par la fenêtre pour qu'elles atterrisent dans la remorque. Il fit la même opération pour toutes ses collections. Il fallait agir vite car ses parents pouvaient se réveiller d'une minute à l'autre. Il ne fut jamais aussi rapide dans sa vie qu'à cet instant. Lorsqu'il eut fini, il s'assit sur une chaise pour reprendre son souffle, puis porta sa mère et son père sur le canapé. Il les regarda et sourit. Malgré tout, il les aimait, ses parents ! Marc entendit le camion démarrer : il se pencha à la fenêtre et vit toutes ses collections s'en aller. En quelque sorte, il regardait sa vie partir.

« Oh, ... Hum... »

La mère de Marc se réveillait. Il s'approcha d'elle.

« Mais que s'est-il passé ? demanda le père.

- Vous ne vous souvenez plus, rétorqua Marc, nous étions en train de discuter et vous vous êtes endormis. Il rit un peu et reprit :

« On a du forcer un petit peu trop sur le thé ! »

Les parents répondirent que non ils ne se souvenaient pas, et ils regardèrent tout autour d'eux, soupçonneux de ce que venait de leur dire Marc. Mais bon, rien ne laissait paraître que leur bon et gentil fils soit l'horrible garçon de leurs rêves, ou dirai-je plutôt, de leurs cauchemars. Alors, rassurés au fond d'eux-mêmes, ils passèrent à table boire le café (pour éviter les « effets secondaires »), mangèrent quelques biscuits et même, ils parlèrent.

Ce fut donc dans une bonne ambiance qu'ils se quittèrent.

Malgré ce que l'on pourrait penser, Hector fut heureux de cette journée, car ses parents lui avaient permis de se séparer de ses collections. Le plus dur était fait, à présent, il ne restait plus qu'à s'abstenir ...

Elsa COQUEMPOT : seconde Véga.

La métamorphose

Gilbert n'avait pas une vie très passionnante. Toutes ses journées, sans exception, se passaient ainsi : le matin, il se levait à six heures une précises, puis se dirigeait vers la salle de bain où il poussait un soupir en voyant dans le miroir son pauvre visage.

Gilbert était presque chauve et ce, depuis son enfance. Cette calvitie le complexait depuis toujours. Des rides commençaient à apparaître sur son front orné de gros sourcils broussailleux. De grands cernes pochaient ses yeux globuleux. Il possédait un nez spectaculaire, doté d'imposantes narines. Pour finir, sa bouche contrairement à son nez était minuscule. Il n'avait vraiment pas de chance, au niveau physique.

Après avoir pris une douche, Gilbert descendait dans sa cuisine et là, il exécutait toujours les même gestes : prendre la cafetière, se servir du café puis tremper ses tranches de pain tartinées de confiture à la fraise dans la boisson chaude. Ensuite, il faisait la chose la plus importante à ses yeux : donner à manger à son seul et unique compagnon : son poisson rouge. On pouvait dire que Gilbert avait la même vie que Dédé (son poisson rouge) : il tournait en rond dans son appartement comme son bon vieux copain dans son aquarium. A huit heures, il allait travailler.

Son travail n'avait pas vraiment de nom. Il consistait à poinçonner les tickets d'entrée d'un musée pendant des heures. Gilbert n'avait que deux mots à prononcer : bonjour et merci. A l'heure du déjeuner, il se rendait chez ses parents où il buvait de la soupe et tenait toujours les mêmes discussions « C'était bien le travail ? », « Aujourd'hui, il fait beaucoup de vent ! » ou encore « Comment tu trouves ma soupe ? Elle est meilleure que celle d'hier. » Quelle ambiance ! Une fois ce calvaire terminé, il rentrait chez lui où il passait son après-midi à se tricoter des pulls pour le prochain hiver. Enfin, après avoir dîné devant « Questions pour un champion », il allait se coucher, Et ainsi de suite, le lundi, le mardi, le mercredi... en avril, en mai... Rien ne changeait. C'était désespérant.

Un jour, Gilbert décida de ne pas se rendre chez ses parents : il en avait plus qu'assez de ces repas ennuyeux. Sans parler de cette soupe ! Il préféra aller se promener dans les ruelles de la ville. C'était peut-être la première fois qu'il voyait réellement tant de boutiques. Il entra dans l'une d'elles. C'était un magasin de vêtements « pour les jeunes » comme on disait, et Gilbert avait 45 ans. Au début, il trouva tous ces « chiffons » trop colorés. Ils ne plaisaient pas à Gilbert qui portait les mêmes vêtements depuis 20 ans : des vêtements informes aux couleurs fadasses. On se demandait même comment des gens pouvaient créer de pareilles nippes.

Cependant, Gilbert retourna au magasin le lendemain, le surlendemain... Au fur et à mesure, il commença à aimer les vêtements pour jeunes. Un jour, il décida d'acheter un pull

et un pantalon. Il prit la tenue la plus simple du magasin : un pull gris avec un col en V puis un jean coupé droit légèrement délavé, Gilbert s'était même mis à faire un régime.

Sa vie avait désormais un but : il cherchait à plaire. Les gens dans la rue ne le regardaient plus avec un petit sourire moqueur mais comme une personne « normale ». Au bout d'un mois, la métamorphose commença à se voir, Ce n'était plus le même Gilbert qui tournait inlassablement en rond comme un poisson dans un bocal. D'ailleurs, il en avait plus qu'assez de Dédé, son poisson : il l'avait jeté dans les toilettes. Désormais, à la place de l'aquarium se trouvait un grand écran.

Gilbert avait également fait de nouvelles connaissances et s'était inscrit à un club de lecture. Le seul problème : les parents. Les pauvres n'avaient plus aucune nouvelle de leur fils ! Ils avaient tout essayé : de nombreux messages sur son téléphone, des appels de détresse dans les journaux ; ils s'étaient même rendus chez lui mais rien n'y faisait. Gilbert avait disparu.

Cependant, notre héros se sentait bien, même très bien. Une seule chose lui manquait encore : aucune fille ne s'était encore intéressée à lui depuis son changement radical. Il avait tout essayé : aller dans des discothèques, sur les sites de rencontres... mais personne ne correspondait à ce qu'il désirait. D'un autre côté, on pouvait aussi se demander si Gilbert connaissait réellement son idéal féminin. Il n'avait jamais eu de petite amie !

Un jour, au club de lecture, il fit la connaissance de Maryse qui tomba immédiatement amoureuse de lui au point de ne plus le lâcher. Mais, ce n'était pas réciproque : Gilbert ne ressentait rien pour la jeune fille : il se dit que ce n'était peut-être qu'une malchance et qu'il allait bientôt rencontrer une femme qui lui ferait de l'effet !

Il fit donc d'autres rencontres : Jeanne, puis Camille, Fabienne et Ghislaine, mais rien n'y faisait. Gilbert ne tombait pas amoureux.

Les semaines et les mois passèrent. Ses admiratrices de Gilbert étaient de plus en plus nombreuses et de plus en plus collantes. .

Un jour, au club de lecture, il rencontra Henri, un nouveau venu... Tout commença entre eux par de l'amitié... Mais aujourd'hui, Gilbert est devenu vraiment très collant avec Maryse, Fabienne et les autres : depuis qu'il a décidé d'avoir un enfant avec Henri, Gilbert ne lâche plus les femmes !

LERMYTE Estelle : seconde Véga.

AU REVOIR.

Ce soir-là, seul dans sa chambre, assis sur son lit, Hector réfléchissait au mauvais coup que lui avait fait sa femme, Brigitte... Il n'arrivait pas à réaliser qu'il s'était laissé embobiner aussi facilement ! Comment avait-elle pu lui faire ça, à lui ? Hector ?

Au bout de quelques minutes, il se leva, avec curieusement, un grand sourire aux lèvres : il avait bien réfléchi et désormais, il était sûr de lui. Il avait trouvé une idée de revanche très simple. « Après tout pourquoi chercher compliqué ? » se dit-il.

Il allait faire comme elle, tout simplement : lui faire croire qu'il la trompait... depuis longtemps, depuis bien plus longtemps qu'elle.

Hector était un très bon comédien et tout le monde savait qu'il serait prêt à faire n'importe quoi pour faire peur à sa femme, pendant quelques heures voire même quelques jours.

Il se faisait maintenant tard, et après une soirée complète passée à compter TOUTE sa collection de timbres (au total 16794 pièces), il commençait sérieusement à avoir les yeux lourds et mal à la tête... Il fallait être en forme pour le lendemain : il devait bien préparer son coup mais aussi être frais et dispos pour le match du soir ! En tant que fidèle supporter du Losc, Hector n'aurait pour rien au monde (sauf peut-être pour une série limitée de figurines Kinder) loupé le match contre Valenciennes à 14 heures.

Le lendemain matin c'est un tout autre programme qui attend Hector : il est plus de midi et il n'est toujours pas réveillé. A l'étage du dessous, Brigitte commence à s'inquiéter. D'habitude, Hector est levé à 7 heures grand maximum.

Brigitte décide donc d'arrêter la préparation du petit-déjeuner, ne sachant pas à quelle heure Hector comptait se réveiller. Elle s'installe dans le canapé pour regarder son émission favorite : Attention à la marche.

Il est maintenant 13 heures 30 ... « et puis zut », se dit-elle, « moi, j'ai faim ! Et je dois partir travailler dans 45 minutes ! »

Elle décide d'aller dans la chambre réveiller Hector avec la phrase qui tue :

« Hector ! Réveille-toi, ton match de foot commence dans 5 minutes peine ! »

Mais lorsqu'elle ouvre la porte...elle voit...

Hector, tout blanc, gémissant au fond de son lit. Il semblait faire beaucoup de température...

Pas de doute : Hector a attrapé la grippe A !

Après un rapide coup de fil au médecin, Brigitte se dépêche de faire ses bagages. Hors de question qu'elle attrape la grippe A ! Donc, direction : l'appartement d'une amie à Paris pour 2 semaines.

Lorsque le médecin arrive, Hector est dans le gaz mais conscient d'être très malade. Il s'était bien rendu compte que Brigitte était partie, l'avait abandonné au moment où il aurait eu besoin d'elle. Hector était en train de tomber encore plus bas.

Cependant, après avoir réfléchi, Hector finit par se dire qu'avec deux semaines de plus pour préparer sa vengeance, celle-ci serait encore plus rodée ! Et totalement implacable.

Trois jours après le départ de Brigitte, Hector allait beaucoup mieux. Il commençait à pouvoir se lever de son lit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que Brigitte avait pris toutes ses affaires, tous ses souvenirs... C'était bien étrange pour quelqu'un qui devait partir pour juste 2 semaines !

Hector s'allongea sur le canapé et se mit à penser que Brigitte ne reviendrait jamais. Cette hypothèse fut confirmée lorsqu'il lut la lettre qui se trouvait dans une enveloppe, sur le meuble du salon.

« Hector,

Comme tu as dû t'en rendre compte, j'ai tout emporté avec moi...

L'année passée, quand je t'ai dit que j'étais partie faire un stage de travail en équipe à Melun, j'étais en fait avec mes amies en Corse et c'est là que j'ai rencontré Jules.

Si je veux arrêter là notre histoire, c'est bien à cause de ta manie de tout collectionner. J'ai essayé de ne pas te montrer que j'en avais assez, mais voilà, maintenant, après 3 ans à te supporter, j'ai pris ma décision.

J'espère que tu ne m'en voudras pas trop et que tu trouveras une femme qui te ressemble.

Au revoir »

Brigitte.

Gaspard VERHAEGHE : Seconde VEGA

Les Jolies Conséquences de l'extrême droite écologique

La loose, la loose, la loose : c'est ce mot anglais qui désigne les perdants. Adrien Templon en faisait partie.

Depuis huit ans, il travaillait dans une boîte de marketing. Le seul problème, c'était qu'il ne faisait absolument rien ! Les dossiers n'étaient jamais rendus à temps. Adrien était l'incarnation de la fainéantise.

Il passait son temps à boire des cappuccinos et à draguer les petites stagiaires naïves mais pas assez pour succomber à son charme inexistant.

Il faut dire aussi qu'Adrien n'avait pas été gâté par la vie ! Il avait deux mains certes, mais deux mains gauches, impossible pour lui de s'appliquer dans son travail. Un loser, oui ! Un vrai de vrai !

Aujourd'hui, mardi 28 septembre. Le soleil brille, les oiseaux chantent, le carillon de la Basilique St-Pierre-mal-léché sonne. En ce moment même, 215 personnes prennent le métro en direction de la station Jean moulin, 16 personnes savourent leur crème brûlée, 46 enfants s'amuse à jeter des cailloux sur les personnes âgées (pas très intelligent, ça !), et une personne se fait virer de son travail. C'est Adrien Templon. Qu'a-t-il donc fait pour se faire virer ? Rien ! C'est bien ce qu'on lui reproche.

Il sort à ce moment même de la tour d'où il venait de se faire virer. Ce n'était pas la première fois ! Avant de travailler dans cette boîte de marketing, Adrien avait perdu tous ses jobs en moins de deux jours. Pour lui, rester trois jours dans la même boîte était un exploit.

Mais qu'en est-il de sa vie privée ? Sa vie sentimentale est une catastrophe : à 32 ans, il n'a jamais eu de petite amie. Quant à la famille, il n'en a plus. Depuis bien longtemps, ses parents l'ont renié. Des amis ? Il n'en a pas. Comme c'est triste !

Ah ! Et pour parfaire le tout, les huissiers ont prévu de débarquer chez lui, menaçant de saisir ses meubles s'il ne rembourse pas ses dettes. L'appartement d'Adrien est insalubre : il empest la moisissure, les papiers peints sont arrachés et les poussières qui y logent ne sont pas prêtes de déménager ! Dans un quartier assez chic, ça fait tache !

Adrien est un peu la personne marginale du quartier. Il parle souvent seul dans l'ascenseur de son immeuble, et ses voisins le trouvent étrange.

Le 2 Octobre, comme promis, les huissiers de justice débarquent chez Adrien. Un meuble par ci, un autre par là, puis, ils repartent.

Adrien qui n'avait aucun caractère eut tout à coup un sentiment de révolte : il avait envie de courir après le camion des huissiers et de tout casser ! Il en avait marre ! Oui ! marre de tout !

Marre de cette société de consommation basée sur l'argent. Marre des nouvelles technologies. Marre des produits chimiques que l'ont met dans les aliments. Marre de l'argent qui, de nos jours contrôle tout. Marre de la modernité qui avance à grands pas. Marre de ces femmes provocatrices qui fourmillent dans la rue Olé-Olé seins Honoré. Marre des yaourts qu'on jette à la poubelle parce qu'ils sont périmés...

Après la rafle des huissiers, Adrien se vit retirer sa carte bleue par le banquier.

Même si il n'aimait pas spécialement l'argent, il décida de se rendre à la banque afin de trouver un arrangement à l'amiable. Il prit donc le tramway.

Huit stations, et vingt-six soupirs plus tard, il descendit du tram, marcha quatre minutes et seize secondes et arriva à la banque.

Ce fut alors, qu'un groupe avec des pancartes et un haut-parleur entra dans la banque en braquant une arme vers le guichet. Adrien ne fut pas choqué.

Il se disait : « Un braquage ? Quoi de plus normal, dans ce monde de fous ? »

Au contraire, ce braquage n'avait rien de normal, et ce qu'Adrien ignorait encore c'est que ce braquage allait le faire changer de camp définitivement.

Le leader du groupe, celui qui pointait une arme sur la banquière, ordonna qu'on prenne une liasse de billets. A ce moment précis, il fit un geste héroïque : il déchira les billets en mille morceaux en criant : « l'argent nous tue, alors tuons-le ! »

Les autres membres du groupes le soutenaient en criant des : « ouais ! ! Il a raison ! »

Le leader se prénomait José Crozé, un écologiste fou selon sa réputation.

Adrien le regardait avec un large sourire : il semblait déjà l'admirer.

C'était décidé ! Adrien voulait se joindre au groupe.

Il s'avança vers le fameux leader et lui dit :

« Euh ! Excusez-moi, monsieur, mais je voudrais vous dire que ce que vous venez de faire, vous et votre groupe, me paraît tout à fait intéressant et je souhaiterais me joindre à vous si vous êtes d'accord bien sûr. »

José répondit :

« Hum ! tu ne sembles pas si sûr de toi ! Tu as l'air timide, et je crois bien qu'un gars comme toi nous attirerait des ennuis ! »

Adrien, obstiné, lui répondit qu'il était sûr de lui et qu'il donnerait le meilleur pour ne pas le décevoir lui ainsi que tout le groupe.

José décida de laisser sa chance à Adrien. Il lui expliqua en quoi exactement son action consistait.

Il lui fit passer quelques tests et lui posa quelques questions. Par exemple : « si un gars de la SNCF traverse devant toi, que dois-tu faire ? Le laisser passer ou le renverser ? »

Adrien qui avait bon cœur répondait toujours à côté de la plaque. Mais José semblait apprécier son attitude de « gentil gogo », et le laissa adhérer au club.

Le lendemain, nouveau plan pour José : séquestrer les membres du Parti VLOGM (vives les OGM).

Le groupe devait se rendre à l'entrepôt où les membres du VLOGM tenaient une réunion. Là, on débarquerait et on attacherait toute la troupe en vue de la séquestration.

José fixa l'heure. Neuf heures du soir précises. Adrien, qui prenait cette mission très à cœur, était au garde à vous sans trop réfléchir aux conséquences possibles. A peine le groupe avait-il pénétré dans la salle de réunion des VLOGM que la sirène de la police se mit à rugir. Pris au piège, la plupart des membres de la TAJCPUME (tous avec José Crozé pour une meilleure écologie) cherchèrent à s'enfuir dans les bois qui étaient par chance à côté de l'entrepôt. Mais Adrien le loser n'eut pas le temps de s'enfuir : il fut embarqué dans le panier à salade de la police.

Adrien ne clama même pas son innocence. Il était assez content de croupir dans la prison Vaurien-lès-Voyous. Au moins, là-bas, tout était gratuit ! Et puis, Adrien venait de trouver un travail fixe pour six mois : les « travaux forcés d'intérêt général ». Bref ! La vie rêvée pour Adrien Templon qui restera toujours un loser, un vrai de vrai !

SCHIEX Gladys / Seconde Véga.

Un anniversaire pas comme les autres.

L'histoire que je vais vous raconter se passe à ANNIDVILLE, dans une banlieue chic et calme où tous les habitants s'entendent bien. Enfin, vous avez compris que cette banlieue est totalement parfaite et que personne n'aurait pu un jour imaginer qu'un drame puisse s'y produire. Mais pourtant....

Tout avait commencé par une si belle journée ! C'était ce jour-là qu'Anaëlle avait choisi pour annoncer son mariage avec William à ses amis. Elle s'y était prise d'une façon plutôt assez simple. Elle avait loué une salle de restaurant et invité tous ses voisins et voisines pour un grand dîner.

Mais revenons un peu plus en arrière et commençons par présenter nos personnages principaux. Anaëlle : 25 ans, grande, blonde, taille de mannequin... un vrai top modèle ! Ses amis l'enviaient beaucoup.

Elle avait rencontré son futur mari lors d'une conférence et ce fut un vrai coup de foudre. Il ne fallut pas longtemps pour parler mariage entre eux malgré le mystère qui entourait William.

La meilleure amie d'Anaëlle avait 79 ans bientôt 80. Elle s'appelait Marianne. Elle faisait partie des personnes âgées qui se méfiaient absolument de tout.

Mais revenons au dîner. Tout se passait à merveille. On serrait la main des futurs mariés. Quand vint le tour de Marianne....

Elle n'avait jamais vu William, mais immédiatement, au contact de ses doigts, elle sentit que quelque chose n'allait pas.

Une fois chez elle, elle décida de faire des recherches sur ce William. Elle le regretta aussitôt, car elle venait de voir sur internet un reportage qui le concernait.

Au même moment, Anaëlle rentrait chez elle avec William avec une grande idée en tête ! Elle venait de se souvenir que Marianne allait avoir bientôt 80 ans, et décida avec son mari d'organiser un anniversaire surprise.

Après une nuit courte et agitée, Marianne se rendit chez Anaëlle pour l'informer de sa découverte : William n'était autre qu'un tueur en série ! Il avait été libéré sous conditionnelle depuis peu de temps.

Elle sonna chez son amie pour la prévenir mais à son grand étonnement, ce fut William qui ouvrit. D'un ton sec, elle lui demanda :

« Anaëlle n'est pas là ? »

Surpris, il lui répondit :

« Non, elle est partie faire son jogging, mais je peux vous aider ?

- Oui, en fait, c'est vous que je suis venue voir.
- Et bien ! entrez ! »

Marianne avait des preuves ! William devait quitter Anaëlle et la ville au plus vite ! Sinon elle le dénoncerait !

William se mit à rire : malgré ses preuves, on ne la croirait jamais !

Anaëlle rentra au même moment.

« Elle tombe juste bien » pensa William. La jeune mariée invita sa vieille amie à boire un verre en ville.

William profita du départ des deux femmes pour se rendre chez Marianne. Il entra chez elle par effraction et détruisit la preuve qu'elle détenait.

Mais avançons un peu dans les temps : voici venu le jour de la fête surprise !

Tandis que Marianne était partie faire des courses, tous les invités étaient discrètement entrés chez elle, avaient préparé la table puis s'étaient cachés.

Marianne arriva chez elle. Elle vit de la lumière filtrer sous la porte. Elle eut peur ! C'était peut-être un nouveau cambrioleur ! Elle prit une batte de base-ball qui traînait dehors. Au moment où elle entra, tous les invités se levèrent et crièrent :

« Joyeux anniversaire ! »

On ne sait pourquoi, mais Marianne fut prise d'un terrible accès de fureur : elle attaqua le premier invité qui passait sous son nez : c'était William. Elle raconta alors tout ce qu'elle savait : William était un tueur en série, un égorgeur de femmes et d'enfants ! Il enterrait ses cadavres dans sa cave ! La preuve ? La preuve, elle l'avait ! C'était...

Marianne ne put en dire plus. Déjà, l'ambulance arrivait. William raccrocha le téléphone :

« Ah ! Ces vieux ! C'était bien triste de finir ainsi ! Mais on était bien obligé ! »

Dequidt Laura : seconde Véga

LE DON

C'était une journée comme il n'y en a pas cent. Hector avait l'intention d'aller voir ses parents. On était dimanche et il ne fallait surtout pas manquer la soupe si originale de maman. Notre héros se leva du bon pied malgré tout, décidé à faire un effort : c'était en réalité le 25ème anniversaire de son frère Ernest, et bien entendu, dans la famille, le plat de fête, c'est la soupe. Avant de partir, Hector mangea copieusement afin d'éviter d'avoir à boire une trop grosse dose de soupe... et puis, en route pour la maison familiale ! Mais auparavant, il voulut passer par la bibliothèque (il devait vérifier quelque chose pour un collègue).

«Rien de mieux qu'un peu de retard!», se dit-il en souriant et en respirant le bon air frais de ce matin d'hiver. Une fois à la bibliothèque, il alla directement au niveau des livres sur les oiseaux. Allez savoir pourquoi, son collègue était fou de nature. Il s'approcha donc d'un des rayons et y trouva le livre dont il avait besoin. Mais comme celui-ci se trouvait assez haut, il dut forcer sur l'étagère pour grimper. Soudain ... un énorme dictionnaire lui tomba malencontreusement sur la tête et l'assomma. Il perdit connaissance. Une bande d'enfants qui passait là par hasard le remarqua et le secourut.

Cela faisait presque une semaine qu'il était allongé sur un lit d'hôpital, inconscient. Sa mère restait à son chevet en attendant son réveil qui se produisit enfin. Hector se sentait désormais différent, un autre homme, sans comprendre pourquoi. Très vite, il se mit à souffrir de migraines atroces.

Quand enfin il reprit le travail, son premier réflexe fut d'aller serrer la main à Patrice, son collègue. Soudain, tout devint noir. Il eut tout à coup un sentiment de malaise suivi d'une vision : celle de la mort de Patrice, tombé d'une haute échelle, alors qu'il était en train de repeindre la façade de sa maison. Il retira sa main si vite que Patrice sursauta. Hector avait l'air apeuré ; il partit sans rien dire. En boucle dans sa tête, une phrase tournait : « *ce n'est pas parce que tu as vu la mort de Patrice que tu peux prédire la mort de tout le monde!* ».

Désormais, il évitait de toucher les gens qu'il croisait. La nuit, il ne dormait plus : il gardait les yeux grands ouverts ; il ne se souvenait même plus la dernière fois qu'il les avait fermés.

Un jour, le téléphone sonna. C'était Muriel, la femme de Patrice, en pleurs. Elle lui annonça que son ami était décédé dans la matinée, en tombant d'une échelle...

Tout s'écroula autour d'Hector : il n'arrêtait pas de se dire que ce n'était pas possible, que c'était peut être une coïncidence, une coïncidence désastreuse, certes !

Il resta plusieurs jours enfermé chez lui, seul. Son téléphone sonnait pourtant toutes les heures : sa mère et ses proches devaient s'inquiéter. Mais Hector restait là, sans bouger, sans parler, sans plus rien faire. C'était à peine s'il mangeait encore.

Il finit quand même par appeler ses parents pour les rassurer. Il leur dit simplement qu'il avait attrapé une maladie contagieuse, et qu'il ne devait plus sortir de chez lui pendant une semaine... peut-être plus. Il appela aussi son patron : il détestait mentir, mais cela s'avérait nécessaire.

Un bout d'une semaine, il sortit enfin de chez lui encore traumatisé par ce qui s'était passé. Ce fut alors qu'il croisa sa voisine Thérèse, une femme assez âgée. Par mégarde, il lui serra la main. Soudain, une seconde vision le frappa : il vit la vieille dame se faire renverser par une voiture qui avait grillé un feu. Mais qu'était-ce donc ? Pourquoi encore ? Et pourquoi lui ? Lui qui n'avait jamais rien fait de mal!

Pouvait-on vraiment voir la mort des gens ? Ou était-ce lui qui la provoquait en leur serrant la main ? Si la deuxième supposition était la bonne, autant l'enfermer tout de suite ! Mais quand tout cela avait-il commencé ? Ce dictionnaire ? Dans la bibliothèque ? Impossible ! Des tas de gens avaient déjà dû se prendre un livre sur la tête sans devenir voyants pour autant !

A vrai dire, Hector se croyait déjà fou, dans sa tête tout se mélangeait.

Cinq jours plus tard, Thérèse fut écrasée par une voiture qui allait tellement vite que la pauvre dame mourut sur le coup. « Par chance, elle n'a pas souffert... » Hector cherchait à se consoler.

A partir de ce jour, il ne parla plus du tout, ne vit plus personne, pas même ses parents. Il n'alla plus au travail. Il se contentait de rester seul à ne plus rien faire. Il pensait que ce «don» pourrait bien le prévenir d'une catastrophe, une catastrophe encore plus grave que les précédentes. Hector songeait qu'il était en train de devenir fou.

Un jour, une personne qu'il ne connaissait pas du tout lui heurta l'épaule dans la rue.

« Mais pourquoi suis-je sorti de chez moi ? ». Avant même que la vision ne l'assaille, il frappa violemment la personne d'un coup de brique sur le crâne. Hector était donc bien devenu fou. Il songea au suicide. Il ne pouvait plus supporter cette pression : sa mort serait sans doute un bienfait car elle épargnerait beaucoup d'innocents.

Cependant, avant son grand final, il voulut entrer une dernière fois dans la bibliothèque, là où tout avait commencé, selon lui. Ce fut alors qu'il commença à voir flou, puis plus rien.

Quand il ouvrit les yeux, il était allongé sur un lit d'hôpital, sa mère se tenait à côté de lui.

« Mais que s'est-il passé ? demanda t-il à sa mère.

- Tu as eu un accident dans une bibliothèque. Il semblerait que tu te sois pris un dictionnaire sur la tête, et que tu aies perdu connaissance, répondit sa mère.
- Et... Depuis combien de temps suis-je là ?
- Oh, depuis cinq bonnes heures, il me semble ! Mais je suis contente que tu sois enfin réveillé, car une bonne soupe t'attend à la maison ! s'exclama-t-elle d'un air réjoui.

Tout cela n'aura-t-il été qu'un rêve ? Une vague de soulagement le submergea. Il regarda sa mère en souriant.

Laure DECRIEM /Seconde VEGA

Le carnet

Gisèle avait 30 ans, un petit appartement à Paris, des parents divorcés et un poisson rouge nommé Albert.

Elle menait une vie plutôt banale, malgré son caractère gaffeur et maladroit.

Cela datait de son enfance et elle n'avait jamais cherché à y remédier : c'était en quelque sorte une fatalité. Une fatalité parfois assez gênante, je devrais dire. Sa vie sentimentale était désertique (si on excluait les rendez-vous ratés, ou les rendez-vous avec des ratés).

Allez savoir si cela la troublait. Parfois, on avait l'impression qu'elle se complaisait dans le célibat. Chaque dimanche soir, elle s'enroulait dans une énorme couverture, allumait son téléviseur afin de se regarder un film à l'eau de rose, tout en s'enfilant des pots de glace.

C'était un peu comme un rituel. La plupart du temps, elle finissait sa soirée trempée de larmes puis songeait au lendemain, le jour des ordures.

Il fallait alors qu'elle sorte dans la rue, en pyjama, discrètement afin de déposer ses poubelles.

Pour ce qui est de l'amitié, c'était là aussi le désert. Norah était sa seule amie. C'était une femme excentrique qui rendait visite à Gisèle chaque lundi soir, et prenait plaisir à écouter les petits désastres de la semaine.

Nous étions donc lundi matin, bientôt à l'heure du réveil. Gisèle se réveillera comme tous les lundis matin, les yeux boursoufflés par les larmes de la veille. Par ailleurs, un de ses collègues très observateurs, avait remarqué ce détail, un jour. Il soupçonnait la reprise du travail comme en étant la cause. Depuis, chaque lundi, il lui souhaitait « bon courage » d'un ton solennel, accompagné d'une tape sur l'épaule. Gisèle n'avait jamais compris les raisons de ce geste. Son travail consistait à se tenir droite près des portes d'un luxueux hôtel : elle était portière. Il suffisait de souhaiter la bienvenue aux clients du "Royal Palace" et le tour était joué. Elle aimait plutôt ce travail qui lui permettait d'admirer la rue, les personnes et leur démarche. Elle connaissait même quelques habitués de passage, comme la femme de 8h20, au rouge à lèvres, Gucci ou Dior : Gisèle hésitait encore sur la marque.

Bip, bip, bip bip !!

Ah ! Nous voilà à l'heure du réveil !

Gisèle s'étira, élança son bras pour éteindre la sonnerie. Et sauta de suite dans sa tenue de travail. Elle était d'un rouge, presque aussi vif que le rouge à lèvres de la dame de 8 heures 20, et faisait un peu penser à une tenue d'orchestre, ou de cirque.

Gisèle emporta son thermos de café, et fila à l'arrêt de bus du coin de la rue. Là, on pouvait croiser quelques étudiants qui écoutaient de la musique, le voisin du dessus, professeur de philosophie, et un homme séduisant. Il regardait sa tenue d'un air amusé ; elle n'avait sans doute aucune chance, pourtant, il lui plaisait, ce type, à Gisèle ! Elle savait très bien qu'il ne prenait le bus que le lundi, et parfois elle regrettait qu'il ne le prenne pas un autre jour, afin qu'il voie ses yeux dans un état normal.

Le bus arriva et l'emmena près du Royal Palace. En arrivant, son collègue lui souhaita bon courage, comme chaque lundi matin.

« Il doit être en dépression, le travail, ça le tue » songea-t-elle.

La journée passa lentement, et Gisèle pouvait être relayée plus tôt le lundi soir. Elle pouvait ainsi dîner tranquillement avec Norah. En s'installant dans le bus, le siège lui parut soudainement dur et inconfortable, elle se souleva pour regarder : elle était assise sur un carnet. Quelqu'un avait dû l'oublier.

A qui ce carnet pouvait-il bien appartenir ? Elle ne devrait pas l'ouvrir, c'était peut-être personnel. Pouah ! de toute façon, si elle ne l'ouvrait pas, elle ne saurait jamais à qui il appartenait !

C'était un petit carnet bleu, corné aux coins.

Elle l'ouvrit. Sur la première page, on pouvait voir des gribouillis dans tous les sens et ainsi que quelques phrases qui relataient des gaffes, comme une chute dans les escaliers, ou un café renversé sur un nouveau chemisier. Gisèle commençait à avoir beaucoup de compassion pour cette personne, étrangement semblable à elle-même. Elle tourna la page, et découvrit une photographie sur laquelle elle se reconnut immédiatement. C'était elle ! On la voyait tenter de retenir un pot de fleur de son balcon ; sur une autre, elle s'excusait auprès de la maîtresse du chien écrasé, sous le pot de fleurs. Ou encore, sur une autre, on pouvait l'admirer dans la rue, pendant la nuit, en tenue de pyjama, un sachet poubelle à la main. Gisèle fut horrifiée. Quelqu'un l'espionnait ! Les questions se bouscuaient dans son esprit. Elle fut prise d'une terrible crise d'angoisse. Enfin, le bus s'arrêta et elle put descendre ; elle emporta le carnet dans son sac.

Elle se traîna jusqu'à chez elle. Son amie Norah avait prévenu qu'elle voulait manger du chili con carne, ce soir. Gisèle n'en avait pas le courage. Norah arriva à 19 heures et deux minutes, et Gisèle l'accueillit sans vraiment la voir. Elle lui demanda comment s'était passée sa semaine.

« Disons : trois photos avec des chinois surexcités devant l'hôtel ; jeudi dernier, la porte de l'immeuble était cassée, donc je suis sortie sans prendre mes clés. A mon retour, le voisin avait réparé la serrure. J'ai attendu durant deux heures dans la rue, sous la pluie, et sans capuche. Albert a perdu une écaille, je crois que c'est à cause de sa nouvelle nourriture. Le bel homme du bus s'est moqué de moi ce matin, et, pour finir, j'ai trouvé le carnet d'un espion, dans lequel j'ai pu lire le résumé de ma misérable vie. »

Norah pouffa de rire : c'était une semaine comme les autres ! Elle l'interrogea à propos de l'intrigant carnet ; Gisèle le lui tendit d'un geste tragique. Son amie le feuilleta pendant quelques instants. Elle releva enfin la tête et prit la parole : Gisèle devrait renoncer au célibat. Notre héroïne essaya de trouver le moindre petit rapport avec le carnet, mais n'en trouva pas. Norah se lança alors dans sa grande théorie : l'auteur de ce carnet connaissait son emploi du temps par cœur, et prenait des photos d'elle. C'était sûr et certain. Cette personne était inévitablement amoureuse d'elle !

Pendant quelques instants, elle s'imagina un dimanche soir, devant un film d'amour, non pas accompagnée d'un pot de glace, mais d'un homme. Comme ce devait être chaud ! Puis son regard s'illumina, et elle serra son amie dans ses bras, en la remerciant de sa grande logique.

Gisèle voulut découvrir l'identité de cet espion, l'amour de sa vie. Elle n'avait pensé qu'à une seule personne possible : son voisin du dessus.

Le seul problème : c'était la personne qu'elle ne trouvait guère séduisante. Mais, après tout, il n'avait pas de femme, pas d'enfants, et puis il n'était peut-être pas aussi gros, sale et répugnant qu'il en avait l'air !

Gisèle s'endormit, et cette nuit fut bouleversée par des cauchemars, tous plus horribles les uns que les autres, à propos du voisin. C'est fou ce que les rêves peuvent nous influencer dans la vraie vie !

Elle ne pouvait pas faire sa vie avec lui, ça n'était pas possible ! Il fallait qu'elle lui dise d'arrêter de l'aimer et de l'espionner ! Elle n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il fallait

qu'elle le voit tout de suite ! Elle se retrouva donc devant sa porte à 3 heures du matin. La porte s'ouvrit après quelques minutes. Sans lui laisser placer un seul mot, Gisèle s'emporta :

« Je ne vous aime pas, d'accord ?! Alors je voudrais que vous arrêtiez de m'espionner ainsi, c'est vraiment malsain ! J'espère que vous avez compris ! » Le voisin ne réagissait pas : il avait la tête du type qui vient d'être réveillé par un troupeau d'éléphant.

Gisèle, prise de pitié, s'excusa :

« Désolée, je m'excuse d'avoir été aussi directe. Euh...vous êtes un type bien, je le sais. Euh...Vous trouverez une femme, autre que moi, et beaucoup mieux que moi !

-Ah non je ne crois pas.

-Mais, bien sûr que si !

Elle lui tapota l'épaule. Son voisin changea d'expression et se mit hors de lui. Elle osait venir le déranger au beau milieu de la nuit pour lui raconter un charabia incompréhensible ! Et puis pourquoi l'aimerait-il ? Il était gay !

Gisèle fut prise de vertiges. Quelle honte ! Ce n'était pas lui ! Mais, alors : qui était l'auteur du carnet ?

Elle s'excusa et exposa sa situation, et montra le carnet. Le voisin eut un éclair dans les yeux : il savait à qui il l'objet appartenait !

Le lundi matin suivant, Gisèle s'était mise sur son 31. A l'arrêt de bus, elle faisait jongler le carnet entre ses mains, dans l'attente de son amour. L'homme séduisant arriva. Il vit le carnet entre les mains de Gisèle, et se mit à adopter un comportement étrange. Il se rua vers elle, et le lui arracha des mains. Gisèle souriait, complètement sous le charme de l'homme qui prit la parole. Tout d'abord, il s'excusa qu'elle puisse avoir connu l'existence de ce carnet. C'était tout à fait gênant ; il ajouta qu'il était tout de même ravi de le retrouver, qu'il devait le rendre aujourd'hui. Cette phrase résonna dans le cerveau de Gisèle. Le rendre ? Où ? À Qui ? Elle allait bientôt tout savoir :

« J'étudie les comportements humains. Je dois dire que votre cas est vraiment intéressant. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi maladroit ! » Une fois de plus, Gisèle fut prise de vertiges : il étudiait les comportements humains... Donc... il ne l'aimait pas ! Elle y avait crû pourtant ; elle avait crû qu'elle pouvait avoir une chance dans sa vie, elle avait crû en l'amour. Elle était désespérée. Honteuse, elle partit sans dire un mot, perdue dans ses pensées. Elle traversa la rue, le regard vide, sans voir que le bus filait droit sur elle ! Pourtant, il ne la heurta pas. Le bel homme s'était jeté sur elle et lui sauva la vie. Après toutes ces mésaventures, il lui offrit un café.

Quelques mois plus tard, Gisèle mangeait des pots de glace, le dimanche soir, avec le Bel homme.... elle n'était plus la seule à avoir les yeux boursoufflés le lundi matin !

Léa COURBOIS / Seconde Véga.

S'ils savaient

On se marie ? Oui on se marie.

Quelle simplicité, cet Hector et cette Brigitte. Le mariage devait avoir lieu dans deux semaines, dans la plus grande intimité.

Cependant dès le lendemain des fiançailles, Brigitte, une grande maniaque de la perfection, se torture l'esprit. Elle et Hector n'ont ni de grande famille, ni beaucoup d'amis : ils sont de ceux qui pensent qu'il vaut mieux avoir peu de relations, mais des vraies, des solides. Cependant, Brigitte reconnaît qu'elle aimerait avoir toute une bande d'amis un peu fous : de grands enfants, en sorte. Ah ! Les enfants ! Brigitte en a toujours voulu un, voire plus mais Hector plein de bon sens avait déclaré : « pas avant le mariage ». Cependant, qui se soucie du mariage aujourd'hui ? Tellement d'enfants sont illégitimes, un de plus, un de moins : ce n'était pas un problème pour Brigitte.

Par ailleurs, elle se plaisait à les imaginer, ces amis qu'elle n'avait pas. Elle rêvait d'applaudissements à la sortie de l'église. Cependant, Hector n'accepterait sûrement pas d'aller à l'église ! Il était contre toute forme de vénération à un Dieu. Mais, elle, Brigitte, avait été éduquée dans le christianisme on ne peut plus pratiquant.

Par moments, elle se serait crue dans un dessin avec écrit en grandes lettres capitales « Chercher l'erreur ». Bon Dieu que sa vie lui semble d'un coup très compliquée.

« Tu as l'air soucieuse » lui lance Hector de la cuisine. Elle lui répond par un silence. Evidemment qu'elle est soucieuse ! On ne décide pas de se marier tous les jours ! Décidément, il le fait exprès ce soir ! Allait-elle vraiment l'épouser cet idiot ?

Hector sent que sa fiancée est soucieuse et lui dit d'un air agacé qu'elle peut toujours refuser un mariage qui n'est pas encore fait. Elle émet un petit « non ». On aurait dit que parler plus fort, plus longtemps l'aurait tuée. Hector s'emporte « Eh voilà ! On va se marier et tu fais la gueule ? ! Il risque d'être beau le mariage, vraiment ! » Brigitte bien décidée à ne pas gâcher ce jour magique va dans la cuisine et s'excuse. Qui a besoin de beaucoup d'amis quand on a un bon mari ?

Très vite, les préparatifs s'enchaînent. Hector a refusé tout net de mettre un pied dans une église. Tant pis, Brigitte s'en remettra. Le mariage est prévu le 14 Juin, ils ne savent pas très bien pourquoi c'est ce jour-là qu'ils ont fixé.

Maintenant, place à la recherche de la robe de mariée. Heureusement que Brigitte sait très bien ce qu'elle veut : une robe blanche (évidemment), à fines bretelles et avec quelques fleurs roses. Apparemment, personne ne lui a dit que cela ferait sûrement ridicule. En une seule journée, Brigitte avait sa robe... avec interdiction pour Hector d'y jeter un coup d'œil ! La tradition sera respectée jusqu'au jour J, ce fameux 14 Juin tant attendu.

Brigitte enfile sa robe avec l'aide de sa mère qui n'avait rien trouvé d'autre que de s'affubler d'un tailleur vert-prairie assez horrible. Mais ne comptons pas sur Brigitte pour le lui dire. Jamais elle ne prendrait le risque de vexer sa mère !

Une fois habillée, Brigitte saute dans un taxi : direction le salon de coiffure de la cousine. Sa mère l'accompagne. Elles en ressortent toutes les deux avec une espèce de choucroute sur la tête, très à la mode pour les mariages...enfin, il paraît... Il paraît.

Le père de Brigitte attend les deux femmes devant le salon de coiffure : il est le seul à s'être habillé classiquement pour un mariage. On peut dire que lui, au moins, il est présentable !

Il est l'heure d'aller à la mairie. Les parents de Brigitte auraient, eux-aussi, aimé un mariage en grandes pompes, à l'église... mais ils savent pertinemment que c'est impossible et qu'il aurait fallu prévoir la chose bien avant !

A la mairie, les invités les attendent. Ils forment une haie d'honneur.

Hector est en haut des marches, en costume de marié noir. Il discute avec un ami de son père et essaye de faire croire que tout va bien mais la manière dont il se triture les mains montre qu'il est anxieux.

Enfin, tout ce beau petit monde entre dans la mairie.

Brigitte et Hector, l'un à côté de l'autre, font très « années 70 ». Une heure plus tard, les voilà à nouveau dehors : ils posent pour des photos qu'ils afficheront dans leur salon bientôt et qui vont rester là pendant des années.

Tout le monde se dépêche : on ne fait pas attendre le buffet. Les mariés montent en tête du cortège dans une voiture décorée pour l'occasion.

Personne ne peut deviner ce qu'ils se disent dans la voiture, mis à part le chauffeur mais c'est un inconnu...

« Hector ? Je peux te parler ? On a peut-être fait une erreur

- Quelle erreur ? Se marier aussi vite ! Tu regrettes ?
- Je ne sais pas. Peut-être.
- Mais pourquoi avoir accepté de m'épouser alors ?
- Mon père voulait que je me marie afin que je ne finisse pas vieille fille. Je suis une bonne fille. Je me suis mariée, pour lui faire plaisir. De toi, je veux un enfant. Pas grand-chose de plus... Tu n'es pas l'homme de mes rêves. Je t'annonce que je suis enceinte. Mais tu n'auras pas sa garde : je m'arrangerai pour faire croire que mon enfant n'est pas de toi »

Le chauffeur perd le contrôle de son véhicule et finit dans un fossé. On saura quelques heures plus tard qu'au volant, c'était le père de Brigitte qui voulait faire une surprise aux jeunes mariés.

Le beau mariage de Brigitte et d'Hector prend fin là, ainsi que la vie des trois passagers.

Avant que la mort ne l'emporte, Brigitte pense : « J'ai trouvé l'erreur, l'erreur de notre couple, on ne se parlait pas assez ».

Tout le monde croit qu'ils sont morts heureux. Tous ensemble... en plein bonheur.

S'ils savaient

Amélie LEROUGE/Seconde VEGA

Une décision mortelle

Il s'appelait Fabrice. Fabrice Besoingiron. Il avait 34 ans et venait de prendre la plus dure des décisions pour un homme normal.

Mais Fabrice était tout sauf un homme normal. Quelques mois auparavant, il possédait tout.

Titulaire d'un bac plus neuf, il était millionnaire, et possédait entre autres, une très belle maison en bord de mer, une femme merveilleuse et un boulot de rêve. Cependant, tout changea du jour au lendemain : eh oui ! Ce fameux jour où, à huit heures, il découvrit sa femme au lit avec son patron, où à 11 heures, il subit un contrôle fiscal qui le ruina, où à 14 heures il fut licencié par son patron...

À 16 heures, il se retrouvait seul, sans maison, avec 3 pantalons, 2 cravates, une couverture que lui avait laissée sa femme sur le bord de la porte, et 2613 euros en poche.

Ha ! Si seulement il n'avait pas baigné dans cette affaire louche !! Il lui resterait au moins encore sa maison ! Mais au lieu de cela, il n'avait même pas un toit pour se loger et dormir : il se retrouvait seul, dans une rue sombre et sale.

Il était rongé par le remords. Il se posait toujours les mêmes questions: « Et si je n'avais pas fait ceci, et si je n'avais pas fait cela ? Ma vie serait-elle autre ? » Il se torturait constamment.

Au fur et à mesure des jours, des semaines et des mois qui passaient, Fabrice tombait de plus en plus bas dans la dépression. Il était si mal qu'un jour, il décida de tout arrêter : la mendicité et... la vie.

Il chercha pendant des jours un moyen de terminer son existence d'une manière brève et simple mais il désirait aussi que sa mort soit publiée dans les journaux ; ainsi, il y aurait peut-être quelqu'un de vivant à son enterrement ! Quelqu'un qui viendrait apporter des fleurs sur sa tombe tous les ans !

Il réfléchit pendant des jours entiers, et finit par trouver deux solutions, aussi bonnes l'une que l'autre. Il avait imposé à son esprit de choisir entre : se faire écraser sous un métro ou se jeter du haut d'un immeuble célèbre (connaissant notre héros, ce serait sûrement la tour Eiffel qu'il choisirait). Fabrice ne pouvait se décider. Il prit une pièce et la lança. Pile, ce serait le métro et face ce serait l'immeuble. Le hasard allait décider de tout. Pile.

Fabrice alla donc donner sa couverture à un mendiant. Cet homme en avait plus besoin que lui désormais ! Il restait 15€10 à Fabrice. Ce dernier arriva dans le métro, acheta son ticket. Il lui restait un peu d'argent au cas où un imbécile aurait l'idée de le sauver. Il aurait pu ainsi partir se suicider ailleurs.

Il se dirigea vers le bord du quai et attendit ... Il attendit des heures durant qu'un train passe et l'écrabouille. Soudain, une voix dans le haut-parleur lui fit comprendre que ce n'était

pas la peine d'y songer ; il n'y aurait aucun métro aujourd'hui. Les cheminots avaient décidé de faire une grève totale et générale sur tout le trafic.

« Suite à une grève inattendue des cheminots, nous vous informons de l'arrêt total du trafic pour une durée indéterminée. Prière de bien vouloir quitter le métro. Vous pouvez vous faire rembourser votre ticket au point accueil et renseignements. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour régler ce problème au plus vite. L'ensemble du personnel de la ligne vous souhaite une bonne après-midi !! »

Fabrice était dépité. Encore un coup de la malchance ! Ces derniers temps il était tellement malchanceux que même la mort ne voulait le prendre de peur d'être contaminée. Mais il avait un second plan : il allait sauter du haut de la tour Eiffel.

Notre héros se fraya avec difficulté un passage vers la sortie. Des centaines de personnes étaient là, à réclamer l'argent de leurs tickets ou à désirer voir les directeurs.

Une fois dehors, la divine providence voulut que notre héros vit un chauffeur de taxi qui s'ennuyait.

Fabrice s'approcha du véhicule, ouvrit la porte et demanda:

« Bonjour ! Êtes-vous libre ?

- Oui, tout à fait, montez ! » répondit le chauffeur.

« Je désire aller à un endroit très haut dans la ville : je suis reporter et il me faut une photo aérienne pour illustrer mon article.

- Hum... il y a bien la tour Eiffel, ça vous va?

- Oui, aucun problème. » Et le taxi se mit en route.

Une dizaine de minutes plus tard, nous voici devant la tour Eiffel.

« Vous êtes arrivé monsieur, cela fera 6€10 pour la course !

- Tenez, gardez la monnaie, dit Fabrice au chauffeur de taxi en lui tendant l'argent qui lui restait.

- Merci beaucoup monsieur. »

Et le taxi repartit.

Fabrice s'avança d'un pas décidé vers la tour Eiffel. Il choisit de prendre l'escalier pour aller au dernier étage. Là, il passa par-dessus de la barre de sécurité. Il allait plonger quand un homme lui saisit l'épaule et lui dit :

« Avant de faire quelque chose que vous regretteriez, écoutez-moi ! J'ai à vous parler.

- Je n'ai pas besoin d'aide, laissez moi tranquille, répondit Fabrice. »

Néanmoins il franchit la barre en sens inverse et écouta l'homme.

Il s'appelait Bertrand et avait été dans le même cas que Fabrice, dans la même galère. Ils parlèrent durant des heures et des heures. Bertrand révéla à Fabrice qu'il avait monté une entreprise dans le but d'aider les gens désespérés à survivre, à se refaire une vie, et que contrairement à ce qu'il croyait, Fabrice n'était pas seul.

Fabrice accepta l'aide de Bertrand. Il entra dans la société et commença à travailler.

Un mois plus tard, Fabrice touchait son premier salaire depuis très longtemps. Il se rendit à la banque afin d'ouvrir un compte, commencer à économiser et refaire sa vie complètement. Il s'approcha de l'homme au comptoir et demanda :

« Bonjour! Je voudrais ouvrir un compte dans votre banque s'il vous plait.

- Bien sûr, monsieur, venez avec moi, nous allons aller dans mon bureau. »

Soudain un homme cagoulé entra, une arme à la main. Inutile de s'interroger sur ses intentions ! Il fut bref et demanda l'argent. Le banquier le lui remit tout en activant l'alarme.

Très vite, des policiers encerclent l'immeuble.

L'homme attrape Fabrice et le traîne devant lui. Les policiers s'écartent pour les laisser passer. L'homme trébuche. Son doigt appuie sur la gâchette. Le coup part.

Finalement, il y eut pas mal de monde à l'enterrement de Fabrice. Surtout ses nouveaux collègues et particulièrement Bertrand qui récita un texte tout à fait émouvant : c'était l'histoire d'un suicide raté et d'une mort qu'on ne pouvait retarder.

FIN

Laumon Loïc, 2nde Véga

LES DOUX BRAS DE LA MORT

La fine pluie dégoulinait sur les parapluies sombres. Normal pour un après-midi de novembre. Normal mais pas pour Jenna. On la voyait marcher d'un pas rapide. Elle avait un air triste. Un regard désespérément vide et un sourire absent. Cette jeune adolescente n'était pas pressée de voir quelqu'un, comme on aurait pu l'imaginer. Au contraire, elle hâtait le pas vers sa destinée, vers la fin de sa vie. Vers le lieu de son suicide.

Pour elle, la vie n'était qu'une malédiction. Son père l'avait abandonnée dès son plus jeune âge. Sa mère, elle, n'avait pas été assez forte pour affronter cette douleur et ne sut s'occuper de sa fille comme une bonne mère l'aurait fait.

Jenna avait des amis, bien sûr, mais elle aimait particulièrement être seule et réfléchir. Réfléchir et décider si elle devait continuer à se battre ou se laisser tomber dans les doux bras de la mort. Le suicide, ce n'était pas la première fois qu'elle y pensait ! C'était même sa première option en cas de coup dur.

Cette fois ci, c'était la bonne. Elle parvint sur le lieu qu'elle avait choisi pour sa libération, descendit lentement les marches de la gare. Le monde la bousculait mais elle s'en fichait. Plus rien n'avait d'importance ! Une fois sur le quai, elle s'assit sur un banc et attendit que son heure sonne.

A dix huit heures, elle se leva. L'adolescente allait mourir dans deux minutes. Elle respira un grand coup ferma les yeux. Le train arriverait dans trente secondes, ce serait pour elle, la fin. Jenna avança d'un pas. Ces secondes lui paraissaient si longues et si lourdes !

Enfin, elle tomba.

Malheureusement pour elle, pas sur les rails mais sur le quai. Le train passa devant ses yeux ébahis. Un groupe de garçons de son âge l'avait accidentellement bousculée en chahutant. Jenna se prit la tête entre les mains. Elle versa des larmes. Des larmes de colère. Qui avait osé ne pas la laisser se débarrasser de ses souffrances ?

Tout à coup, elle sentit une présence auprès d'elle. Elle leva lentement la tête et vit un beau jeune homme lui tendre la main. Il s'excusa de l'avoir fait tomber. Jenna ne bougeait pas, elle fixait cette main tendue vers elle en fronçant les sourcils et en s'essuyant les yeux. Elle repoussa

violemment le bras du garçon, et grogna. Elle n'avait besoin de personne ! Elle se releva toute seule et cria « Pourquoi moi ? » puis repartit en montant les marches de la gare deux par deux. Le jeune adolescent restait immobile. Il remarqua le portable de la jeune fille par terre ! Il le prit et le glissa dans sa poche puis rejoignit sa bande.

Ses yeux brillaient, il souriait et son cœur battait si fort, comme s'il voulait s'arracher de sa poitrine. Et s'il la suivait ? Trop tard ! Elle devait être bien trop loin maintenant !

Une fois rentré chez lui, Sam ne tarda pas à sortir le portable de sa poche. C'était plus fort que lui, il tournait en rond dans sa chambre, serrant le téléphone dans sa main. Il espérait peut être un appel, un message mais rien ne se produisit. La nuit fut calme.

Le lendemain après les cours, avec un peu d'hésitation, il décida de retourner à la gare. Avec de la chance, elle serait là ! Les minutes furent longues et il n'y eut aucun signe de celle qu'il attendait. Sam retourna chez lui, déçu.

La curiosité l'emporta. Sam ouvrit le téléphone et regarda à l'intérieur. Il y découvrit des musiques douces et tristes. Toute la nuit, il écouta ces chansons. Il imaginait la belle jeune fille qu'il voulait absolument revoir.

Il se rendit à la gare une deuxième fois. Malheureusement, personne ne vint.

Les jours défilèrent. Les parents de Sam s'inquiétaient. Leur fils était étrange et fatigué. Le matin, il semblait heureux et quand il revenait du lycée son air mélancolique gâchait son beau visage. Lorsqu'il souriait, c'était parce qu'il venait de regarder une photo d'elle, de Jenna. Sam n'avait pas su s'empêcher de fouiller dans son téléphone.

Les semaines passèrent. C'était trop long pour lui ! Cela faisait près d'un mois qu'il allait à la gare tous les jours. Un mois qu'elle n'arrivait pas. Un mois pour devenir fou. Sam était amoureux, et obsédé par la jeune fille. Jenna occupait une énorme place dans son esprit et dans ses pensées. Son état se détériora de plus en plus.

Et un jour ce fut son tour. C'était en janvier, il faisait froid, il était dix huit heures. Sam fit un pas, il entendit le train arriver... mais vingt secondes avant l'impact... il se retourna et vit Jenna. Etonné, le jeune homme resta immobile. C'était Jenna, oui c'était bien elle. Elle le prit dans ses bras. Sam se mit à la serrer si fort que l'instant fut un pur bonheur. Nos deux

amoureux ne purent s'empêcher de s'embrasser.

Ils passèrent la soirée ensemble, Sam avoua à Jenna qu'il avait regardé dans son portable et qu'il adorait son univers mélancolique. Jenna lui expliqua que depuis deux mois, elle l'espionnait, qu'elle l'observait, qu'elle n'osait pas aller le voir, sans raison valable. Sam apprit aussi que le jour de leur rencontre, Jenna avait voulu se suicider. Il connut aussi l'histoire de sa triste vie de famille. Pendant toute la soirée, Jenna et Sam se regardèrent avec intensité. Ils vivaient une vraie passion. C'est comme s'ils se droguaient l'un de l'autre. Enfin, Sam décida de raccompagner Jenna chez elle. Main dans la main, collés l'un à l'autre dans cette nuit froide et sombre, les amoureux traversèrent la route.

Il n'y eut aucun survivant : le conducteur de la voiture sous l'emprise de l'alcool percuta les deux piétons.

Mylène Bauwe 2nd VEGA

SANG pour SANG

« Ils arrivent Françoise !

- Attends avant d'ouvrir ! Je ramène la soupe. »

Quand Françoise donna le signal, André ouvrit la porte et fit entrer les invités, un immense sourire aux lèvres.

A peine les salutations faites, Françoise proposa à son fils et à son époux de passer à table.

Tout était déjà prêt : la soupe trônait au milieu de la table ; elle n'attendait plus que d'être bue. Sans un mot, tout le monde s'installa et commença à déguster en silence. Silence que Françoise brisa très vite :

« J'ai changé ma recette, vous m'en direz des nouvelles... »

André goûta du bout des lèvres le « chef-d'œuvre » de sa femme. Puis, ce fut le tour de Marc, le fils.

Ils avaient l'air satisfait. Cette soupe était moins écœurante qu'elle en avait l'air. Tout le monde regardait Aline, l'épouse de Marc. Elle porta donc le bol à sa bouche et avala, hésitante, une gorgée de ce liquide orangé.

A ce moment précis, son visage changea de couleur. Ce passage du rose au jaune se fit si brusquement que Françoise se rendit compte toute de suite que quelque chose n'allait pas.

« Que se passe-t-il Aline ? demanda-t-elle sèchement.

- Je ne voudrais pas être méchante, mais je n'aime pas du tout cette soupe, dit la jeune femme avec sa franchise habituelle.
- Quoi ? Vous n'aimez pas ?
- Non, pas vraiment, rétorqua Aline.
- Marc, tu aimes toi, n'est-ce pas ?
- Oui, ça va, elle est bonne, répondit-il, gêné de la réaction de sa femme.
- Pourquoi ta femme n'apprécie-t-elle pas ? Tu as épousé une vraie pimbêche, une bourgeoise ! Tu me déçois, Marc. Ta femme n'aime ni les bonnes choses de la vie ni les produits frais : elle ne te mérite pas.
- Ne sois pas si dure, maman. Elle n'aime pas ta soupe, c'est tout.
- Si vous avez quelque chose à dire, adressez-vous à moi, pas à lui ! Je suis en âge de vous répondre, s'énerva Aline.
- Non je ne parle pas aux
- Maman, tais-toi ! l'interrompit Marc.
- Va-t-en ! Allez-vous en tous les deux ! cria Françoise.
- Aucun problème... et adieu ! » s'exclamèrent en cœur Aline et Marc.

Ils se séparèrent furieux... Tous. Sauf André qui ne voulait pas se mêler de l'affaire. Par contre, entre les deux femmes, la guerre était déclarée. Ce lien qui venait juste d'être créé, cette relation belle-mère/belle-fille était déjà détruite à jamais.

Françoise, après avoir rabâché toute la soirée qu'elle se vengerait, monta enfin se coucher aux côtés d'André.

Dans la voiture qui les ramenait chez eux, Aline déclara qu'elle ne voulait plus voir cette femme méchante et égoïste qui servait de mère à l'homme de sa vie, et bien évidemment, Marc de son côté - malgré ses nombreuses tentatives pour calmer cette atmosphère orageuse - se rangea à son avis.

Le lendemain matin, quand elle se réveilla, Françoise décida d'appeler son fils. La nuit lui avait porté conseil. Mais le téléphone sonnait occupé. Elle décida donc de se rendre directement au domicile de Marc.

Malheureusement, ce fût Aline qui vint ouvrir. Elle referma immédiatement la porte.

Alors, Françoise se mit à nouveau en colère : cette femme lui avait volé son fils, l'avait monté contre elle. De plus, elle l'avait ridiculisée en présence de sa famille, les seules personnes qui comptaient à ses yeux et maintenant, elle osait lui fermer la porte au nez ! Cette pimbêche ! Si elle ne l'achevait pas, cette peste ferait de sa vie un enfer.

La porte n'était pas fermée. Françoise entra alors dans l'appartement, sans aucune permission. Aline n'était ni dans le salon, ni dans la cuisine. Elle était sûrement dans la chambre. Au passage, la vieille attrapa un couteau qui traînait sur la table. Devant la porte de la chambre, elle aperçut la jeune femme qui rangeait les vêtements dans l'armoire.

Elle s'approche d'elle lentement, sans un bruit. Aline se retourne. Ce fut alors que la belle-mère lui planta le couteau dans la poitrine.

Mais un coup ne suffisait pas. Il fallait s'assurer qu'elle ne se relèverait jamais. Elle s'acharna donc sur le corps de la jeune femme. Mais ce que la meurtrière ne savait pas, c'est qu'André l'avait suivie jusque là. Il avait vu toute la scène.

Il sortit alors en courant, en essayant de ne pas se faire remarquer par ce monstre qui lui servait de femme. Pour la première fois de sa vie, il avait peur d'elle. Il courut jusqu'au commissariat où il expliqua tout. Sans regrets, car, malgré toutes ces années passées en compagnie de cette ignoble créature féminine, il s'était toujours douté qu'elle était dérangée mentalement. Après cet acte cruel, il ne pouvait que la faire enfermer. Il accompagna les policiers jusqu'à la scène du crime.

En l'absence d'André, Françoise, pleine de rancœur, décida de préparer à nouveau une soupe que sa belle-fille n'aurait pas reniée... Elle trouva quelques légumes dans le bac du frigidaire et commença à faire mijoter oignons, carottes, poireaux... et, afin de parfumer le tout, préleva une partie de l'anatomie d'Aline qu'elle ajouta à la préparation.

Les policiers et André furent invités à déjeuner par Françoise ; celle-ci, un rictus aux lèvres et les yeux hagards leur affirma qu'ils n'auraient, de leur vie, d'autres occasions de goûter à une soupe aussi délicieuse. Elle ne se froissa pas des haut-le-cœur des policiers et de son mari devant la macabre découverte.

André, impuissant, regarda Françoise se faire embarquer par la police, menottes aux poignets.

Le plus dur serait d'annoncer tout cela à Marc. Comment allait-il réagir ? André ne le savait pas, mais en tant que père, son rôle était de le protéger et de tout faire pour qu'il soit heureux. Ils n'auraient qu'à vivre ensemble ! Ils s'occuperaient l'un de l'autre, comme avant !

Sarah DUPREZ / Seconde Véga.

La roue tourne...

et t'écrases...

29 Juin 2006, à hauteur de Phalempin, le long de l'A1... Un homme seul marche sur le bas-côté... Cet homme s'appelle Hercule ! Il avance d'un pas déterminé, il enjambe la glissière d'autoroute... et tombe de l'autre côté. Il se relève avec une prestance peu commune et continue son chemin vers le milieu de l'autoroute. Là, il s'allonge sur la voie centrale. On vous raconte cette épopée, mais il est vrai que vous ne pouvez comprendre la portée de cet acte ! Revenons un peu en arrière...

Hercule n'a jamais été chanceux : il avait trente-cinq ans et n'avait jamais eu d'emploi. Enfant, il avait été sur-couvé par ses parents qui l'avaient préparé à un monde rose, où tout était mignon, où tout nous souriait... Enfin bref : pas au monde tel qu'il est vraiment... Hercule avait tenté de trouver un emploi seul, puis avec l'aide de ses parents, puis avec l'ANPE, puis avec un psychologue... Il n'avait jamais rien gagné de sa vie à part le dernier lot. Hercule n'avait jamais connu l'amour, où plutôt il l'avait connu mais c'était un amour à sens unique qui subissait souvent (toujours) un retour à l'expéditeur... Hercule avait tenté des dizaines de thérapies pour un seul résultat : l'échec. D'ailleurs, le mot échec résume tout à fait la vie d'Hercule. Le 28 Juin 2006, il avait décidé d'en finir avec la malchance... et avec tout le reste.

Revenons à notre épopée! Notre brave Hercule s'était allongé vers huit heures du matin et était reparti à quinze heures trente : il s'était rendu compte qu'aucune voiture ne passait...

Notre héros rentre donc chez lui (chez ses parents) et ne les trouvant pas à la maison (ils étaient dans le jardin) va s'enfermer dans sa chambre (celle qu'il a depuis qu'il a quatre ans). Là, il allume la radio sur France Info. Il entend alors :

« Mesdames et messieurs, bonsoir. Après avoir bloqué l'A1 toute la journée à hauteur de Phalempin, les chauffeurs routiers ont levé le barrage à grands coups de klaxon vers seize heures trente... »

Hercule n'avait pas besoin d'en savoir plus... Il éteignit la radio, déprimé, et se lamenta un peu sur son sort (pour changer). Et c'est parti pour le mélodrame quotidien ! oh ! pauvre de lui ! IL est maudit! Même quand il veut mourir, la chance est contre lui, et blabla... Tous les soirs, Hercule prend quinze minutes de son temps pour se plaindre et se lamenter sur son sort. Étant impartial, je ne m'épancherai pas sur ce sujet ayant peur d'être blessant envers ce bon Hercule. Après ces quinze minutes de jérémiades quotidiennes, le brave descendait pour affronter un défi de taille : le dîner familial. Ce soir, c'était des frites (histoire de changer un coup) et ses parents étaient déjà à table, le regardant avec un sourire plein de fierté. Hercule avait horreur de ce sourire idiot ! Le repas se déroula comme d'habitude (silencieusement et longuement) puis notre héros alla se coucher. Une fois dans sa chambre, il s'accorda quinze nouvelles minutes de pleurnicheries (chose qu'il ne s'autorisait que dans les moments de crise), puis décida que cette mascarade avait assez duré : demain il tenterait à nouveau un suicide et

cette fois ça marcherait ! il se coucha avec cette idée positive en tête.

Le lendemain, on retrouve Hercule en haut d'un immeuble de quinze étages dans la banlieue lilloise. Il avait décidé d'en finir mais tout le monde sait qu'il ne réussit jamais rien... Il s'avance peu à peu vers le bout du toit, puis, arrivé au dessus du vide, il marque une pause (si je dis qu'elle a duré trente minutes, c'est méchant ?). Il le sent bien, là. Il compte jusque jusqu'à deux mille trois cent quatre-vingt-trois, puis fait le pas qui l'emmène vers son destin (si on peut appeler un trottoir «destin»... On est d'accord : ça fait con). Au moment où il allait se raviser, il trébucha. La chute est longue (il a le temps de regretter une bonne centaine de fois ce qu'il vient de faire), puis, c'est l'impact. Hercule se relève et se rend compte qu'il n'est pas mort (il est long à la détente). Il sent alors une force inouïe l'envahir, il se sent invincible et il sait qu'il a raison ! Jusqu'au moment où il regarde le sol à ses pieds et où il se rend compte qu'il est tombé dans une benne à ordures pleine... Je suis d'ailleurs heureux qu'aucun de vous ne sache lire les odeurs, ça vaut mieux... Hercule rappela donc le taxi qui l'avait amené (il avait gardé de l'argent au cas où), qui, en arrivant, refusa de le prendre en course en raison de son odeur assez marquée de diverses déjections de diverses races de légumes non-identifiés mais pourris, de yaourts moisissés et autres senteurs délicates et raffinées que l'on peut trouver dans nos poubelles. Il rentra donc à pied. Au passage, nous noterons qu'il essaya bien de se jeter devant les roues d'une voiture (qui était arrêtée à un feu-rouge) et qu'il se lamenta encore une fois à qui mieux mieux. Je félicite d'ailleurs toutes les personnes n'étant pas amies avec Hercule (oui, c'est un compliment envers vous aussi) parce que leurs oreilles en tomberaient et ce serait mauvais pour leur mental aussi fort soit-il... En arrivant chez lui, il répéta le même scénario que la veille (jérémiades, grands sourires, jérémiades, grandes décisions, dodo).

17 Novembre 2006 et neuf tentatives de suicide plus tard... il est huit heures du matin, Hercule s'avance le long d'une ligne de chemin de fer. Déterminé, il s'allonge en travers d'une des voies et ferme les yeux. Quinze heures quarante, grande déprime pour Hercule : aucun train n'est passé... Il rentre chez lui, apprend qu'il y a eu une grève des cheminots, pleure et va se coucher après le repas (il a mangé des frites). Le lendemain, Hercule marche tranquillement dans la rue en cherchant d'autres moyens de se suicider. En montant sur un trottoir, il s'étale lamentablement contre une bordure et perd une dent au passage. Tout en se relevant et en pleurant, il se rend compte qu'il est tombé sur un ticket de Millionnaire non gratté. Hercule se met deux baffes, se pince, se frotte les yeux et accomplit toutes sortes de gestes afin d'être sûr qu'il ne rêve pas. Lui, Hercule Pichout, avoir de la chance ??? Après douze tentatives de suicide ??? Invraisemblable ! Il ramasse le ticket, le gratte avec son ongle (il n'avait plus de pièces de monnaie et ses parents ne le jugeaient pas assez responsable pour avoir ses propres clefs) et découvre qu'il a gagné une place en finale. Hercule s'évanouit.

Samedi 18 Novembre 2006. Hercule s'est remis de ses émotions et se prépare à entrer sur le plateau de télévision. Il avait mis son plus beau costume (une horreur vert-kaki), sa plus belle chemise (verte à carreaux jaunes), son pantalon le plus chic (un jogging bleu marine de marque Carrefour), et – son unique paire de chaussures ayant trouvé la mort lors du ratage de l'immeuble lillois – ses pantoufles SupermanTM. Autant vous dire qu'il n'était pas peu fier de son apparence. Il avança d'une démarche qui se voulait assurée (vous avez déjà vu *La marche de l'empereur*? Ça donne une assez bonne idée de la démarche d'Hercule...) et se planta devant le

présentateur. Il réussit tous les défis avec succès. Vint alors le moment de tourner la roue...

Le présentateur s'approcha de lui et déclara en feignant l'enthousiasme :

« Très cher Hercule vous nous avez impressionné ce soir ! Vous avez terminé le chemin menant à la Roue, mais dites-nous un peu : en quelles conditions avez-vous acheté votre ticket?

- Et bien pour tout vous dire je ne l'ai pas acheté, je l'ai trouvé! déclara-t-il en bombant le torse.

- Mais alors vous êtes un petit veinard très cher!

- Oui, acquiesça-t-il. On ne peut pourtant pas dire que ma vie ait été marquée par la chance. Je dois même vous avouer que j'ai toujours été très malchanceux. Jusqu'au jour où j'ai trouvé ce ticket. Quand je l'ai ramassé, j'ai senti que quelque chose en moi avait changé : je me suis senti devenir un autre homme, évoluer vers...

- Mais c'est absolument prodigieux, s'exclama le présentateur, on peut dire que pour vous, la roue a tourné! Et maintenant, Hercule, il vous faut tourner la Roue! »

Hercule redressa fièrement les épaules, il était temps pour lui d'accéder à la gloire, d'enflammer les foules, de faire tomber les femmes à ses pieds, d'avoir son appartement, de sortir avec des amis, de se faire des amis, de comprendre que les mots bizarres de *Harry Potter* étaient des formules magiques, de pouvoir monter dans un grand-huit sans vomir... Bref, de montrer qui était Hercule Pichout. Le pauvre... S'il savait ce qui allait lui tomber dessus...

Il s'avance vers la Roue, pose religieusement sa main sur elle, tourne la tête vers le public, lève le pouce dans sa direction, a l'air idiot, ne s'en rend pas compte... Il concentre toute la force de son corps dans son bras et tourne un grand coup la Roue.

« Et la Roue tourne! » chantonne le présentateur.

La Roue tourne, trop vite pour qu'on puisse apercevoir les chiffres. Hercule se rapproche de son destin (par destin, il entend «roue». Encore une fois, appeler un objet «destin», c'est un peu idiot, mais bon ça vient d'Hercule...) et sert le poing. Mais là, il aperçoit que la Roue a un problème : elle tremble. Il se demande d'abord si ce n'est pas lui (avec le stress vous savez) et s'aperçoit que non, c'est bien la Roue qui tremble... Le drame (tout est relatif) approche... La Roue continue de tourner, puis se décroche du moyeu et tombe sur le côté... Le côté où Hercule est en train de trembler (pour de bon cette fois-ci) ! La Roue tourne, tombe... et écrase notre héros! Un silence envahit la salle, Hercule est mort, c'est la fin d'une vie héroïque menée avec bravoure, sans crainte, avec détermination.

Thomas PERLEIN/seconde Véga

PAR ICI LA BONNE SOUPE !

La première chose que voit Éric en se réveillant est le mur en face de lui : il est peint dans un bleu très clair et une télé est accrochée dans le coin. Il regarde autour de lui et entend le cardiogramme fonctionner. On frappe alors à la porte qui s'entrouvre. Olivier, l'un de ses collègues, passe la tête puis entre. Il est venu lui rendre visite.

« Comment te sens-tu aujourd'hui ?

- Un peu fatigué... Pourquoi suis-je à l'hôpital ? demande Eric d'un ton angoissé.

- Hier, à la pause-déjeuner, tout allait pour le mieux. Nous avons mangé, puis au moment de nous lever, tu t'es écroulé sur le sol. J'ai appelé les pompiers et ils t'ont amené ici pour...»

Olivier ne peut finir sa phrase. De grosses voix provenant du couloir s'approchent de la chambre. On frappe. Le médecin entre.

« Bonjour Monsieur Delanoix, comment allez-vous ?

- Bien, je vous remercie.»

Le médecin est un homme aux cheveux grisonnants, de taille moyenne ; il a environ 50 ans. Sympathique et très rassurant, il explique clairement des mots de médecine très compliqués.

Il vient annoncer le bilan des analyses d'Éric et lui déclare qu'il a subi un empoisonnement pas très courant, certes, mais très grave.

Sa perte de connaissance s'explique par un produit que l'on trouve en pharmacie et qu'on utilise contre certaines espèces animales, par exemple contre les taupes.

Le médecin lui pose donc plusieurs questions : qu'a-t-il mangé durant les dernières quarante-huit heures ? A-t-il eu des maux de ventre ? Des étourdissements ? ou encore de la température ?

Éric répond qu'il n'a jamais eu de problèmes particuliers avant cet incident.

Olivier raconte alors comment tout s'est passé en essayant de se souvenir du moindre petit détail. Il avoue qu'à la place d'Éric, il porterait plainte.

Notre malade décide, après de longues heures de discussion, de suivre les conseils de son ami.

Très tôt, le lendemain matin, alors qu'Éric est en train de déjeuner, la police arrive pour écouter son témoignage puis enregistrer la plainte. L'un des trois brigadiers l'interroge sur ses relations avec son patron, ses collègues, ses amis et sa famille. Il demande s'il s'est récemment disputé avec une personne ou si quelqu'un a une raison de lui en vouloir.

C'est alors qu'Agathe, sa femme, entre dans la chambre.

« Ah mon amour ! J'ai eu tellement peur pour toi ! »

Mais ces paroles sonnent faux dans sa bouche. On dirait qu'elle est déçue de voir son mari allongé sur ce lit d'hôpital, dans cette chambre fade.

« Olivier m'a appelé pour me dire que tu es ici. Je n'ai pu venir que maintenant. »

Je vais vous confier quelque chose : depuis l'arrivée d'Éric à l'hôpital, Agathe a passé le reste du temps avec Thierry. En effet, elle a une aventure avec cet homme depuis un bon moment maintenant (sans qu'Éric le sache évidemment. Il faut dire qu'il ne voit rien, elle cache bien son jeu. Elle joue bien la comédie cette Agathe ! Peut-être a-t-elle été actrice dans une vie antérieure ?).

Bref, Agathe ne reste pas très longtemps, auprès d'Éric : un quart d'heure, pas plus. Elle lui a quand même apporté des fleurs pour que sa chambre soit plus gaie, plus vive.

Deux jours plus tard, Éric va mieux : il commence à manger correctement. Pour confirmer cette amélioration, ce matin, l'infirmière lui a fait une prise de sang.

Voici le médecin.

« Bonjour Docteur.

- Bonjour Monsieur Delanoix. Je viens vous révéler ce qui a provoqué votre malaise.»

Éric n'en revient pas : UNE SOUPE ! Oui, oui, une soupe ! Comment est-ce possible ? Ce n'était pas la première fois qu'il en mangeait, pourtant, de cette soupe si délicieuse faite par sa femme pour les grands soirs d'hiver !

La police est aussitôt mise au courant. Elle se rend immédiatement chez Monsieur & Madame Delanoix pour interroger Agathe.

« Bonjour madame, pouvons-nous entrer ? Nous devons vous poser quelques questions »

Agathe bégaye, elle mélange les mots et ne trouve pas de bons arguments à donner devant les brigadiers.

« Mais enfin ! Je n'ai aucune raison de faire une telle chose ! C'est mon mari tout de même !

- Votre mari ? Vous passez votre temps à l'hôtel du coin rue Ganossa. Ne nous regardez pas avec ces yeux, madame ! Nous savons que vous avez un amant.

Votre mari est-il au courant ? »

Une larme coule le long de la joue d'Agathe... Elle ne répond pas. Sans doute veut-elle dire non ?

Les gendarmes reprennent :

« Vous vouliez tuer votre mari pour filer le parfait amour avec votre amant, n'est-ce pas ?

- Je n'ai pas voulu le tuer !

- Nous sommes dans l'obligation de perquisitionner votre maison madame. »

Deux heures plus tard, Agathe est à bout de force. Elle sera mise en examen pour tentative de meurtre contre son mari. En effet, les policiers ont découvert, au bout du jardin, bien tassé en dessous d'autres, un sac poubelle à l'intérieur duquel se trouve le poison.

Seul dans sa chambre, Éric se lamente : « Je n'aurais jamais imaginé que ma femme puisse faire une telle chose ! Il faudra du temps pour que je m'en remette et que je puisse recommencer une nouvelle vie : surtout que je ne suis attiré que par les femmes qui font de bonnes soupes ! »

Wyckaert Pauline, 2NDE Vega

LA PSYCHOMANIA

Bernard avait décidé de se prendre en main. Il y songeait depuis des années, mais aujourd'hui, il allait le faire. Il allait sauter un pas. Il se sentait fort et rien ni personne ne pourrait l'empêcher d'aller jusqu'au bout. Il s'empara du combiné téléphonique et prit rendez-vous chez le psychologue que sa belle-mère lui avait conseillé : il allait guérir de cette maladie qui le rongait, de cette obsession à collectionner tout ce qu'il trouvait, croisait, observait et touchait. Il y croyait dur comme fer. Rendez-vous fut pris pour le jeudi suivant.

Jeudi, à quinze heures trente plus précisément, Bernard entra dans le cabinet. Marion, la secrétaire - son badge l'indiquait et Bernard supposa que les familiarités étaient donc autorisées- lui proposa d'aller s'asseoir dans la salle d'attente. Il s'assit donc, et attendit. La salle d'attente était blanche, nue : il n'y avait aucun poster au mur, et même pas un magazine sur la table basse... tiens ! Cette pièce était totalement vide ! Deux personnes y étaient cependant déjà assises. Elles ne faisaient rien mais elles paraissaient totalement décontractées. A l'inverse de Bernard qui ne savait pas où se mettre et commençait à perdre tous ses moyens.

Le psychologue l'appela à l'heure fixée. Notre héros avait les mains moites. Il ne savait pas comment la séance allait se passer. Mais le spécialiste le rassura tout de suite. Il lui proposa de s'asseoir sur le sofa et lui expliqua qu'il devait parler de ce qui le tracassait, qu'il ne fallait pas se poser de questions, que si lui, n'arrêtait pas d'écrire, c'était normal... il était payé pour cela. Bernard ne releva pas cette petite boutade qui le mit encore plus mal à l'aise. Sur les conseils du psychologue, il parla. On ne pouvait plus l'arrêter. Il avait tellement de choses à dire, tellement de phrases qu'il n'avait jamais pu dire ! Au bout d'un moment, il se tut. Le médecin était confiant.

C'était la fin de la séance.

Le psychologue souffla, et encaissa les de 256.32€ de la consultation. Il n'avait pas remarqué que Bernard observait, troublé, une pile de boîtes de cartouches d'encre posée sur le bureau. Le psychologue était fier des petits dessins qu'il avait gribouillés sur son cahier : il commençait vraiment à s'améliorer ! Heureusement ! Parce qu'avec son métier, c'est qu'il en avait du temps pour progresser !

Son nouveau patient était parti sans vraiment se soucier du prix. C'est pourquoi le médecin lui proposa de revenir la semaine d'après. Bernard acquiesça tout en fixant ce qu'il croyait être une collection sur le bureau du psychologue. Notre héros rentra chez lui et passa toute la semaine à collectionner les numéros des médecins spécialistes dans les Pages Jaunes.

Le jeudi suivant, Marion était encore là et lui répéta la même chose que la semaine précédente. Bernard entra dans la salle d'attente, il était un peu plus décontracté et comprit qu'il fallait plusieurs séances pour en arriver au stade moral d'apaisement des deux autres personnes encore présentes. La salle d'attente paraissait moins vide. Quelle bizarre impression ! On pouvait en effet observer une multitude de vases identiques posés sur la table basse. Bernard n'eut pas le temps de se poser trop de questions car déjà le psychologue l'appelait. Il parla et le médecin dessina. A la fin de la séance, notre héros découvrit, horrifié, que son psychologue avait ajouté des cadres sur son bureau. Ces petits objets de même taille, étaient posés à distance égale les uns des autres. Sur les conseils du psychologue, il devait continuer les séances.

Tous les jeudis, à la même heure, Bernard revint donc. La salle d'attente se remplissait de plus en plus. Chaque semaine une collection venait envahir le lieu de désintoxication de

notre cher Bernard. Le psychologue avait même collectionné les Marion. C'est pourquoi, en poussant la porte de cette entre, nous pouvions parler à trois secrétaires ayant le prénom de Marion. Toutes trois proposaient aux patients de s'asseoir dans la salle d'attente, une collection de thé et de magazines étant à leur disposition. Bernard ne comprenait plus rien. Il décida d'en toucher au mot au psychologue : tout ceci lui était devenu insupportable. Etait-il normal qu'il y ait tant de collections dans la salle d'attente ? Le spécialiste des troubles mentaux lui demanda pardon... à l'entendre il avait eu envie de collectionner, il s'ennuyait tellement ! Autant dans son métier que dans sa vie. Bien sûr, Bernard comprenait... Silence. Enfin, le psychologue exprima tous ses regrets : il ne pouvait plus se passer de collectionner tout et tout le monde, il en devenait fou ! Il lui demanda alors si, en tant que personne atteinte de la collectionnite, il y arrivait « Les séances vous ont-elles aidé ? » Enormément, bien sûr que tout ceci l'avait aidé. Peut être qu'il voulait lui aussi en parler. Et bien, oui, pourquoi ne pas essayer ? Ca ne pouvait lui faire que du bien !

On échangea les places... et les séances commencèrent. Chaque jeudi, à 15h30, Bernard recevait son psychologue qui attendait préalablement dans la salle d'attente. Les patients n'étaient pas au courant de leur petit manège.

Le vendredi, un homme qui regardait la merveilleuse collection stylos noirs posés délicatement à côté des vases, voulut s'entretenir avec Bernard. Il avait bien besoin d'aide ! Bernard était tout ouïe, «Je collectionne » avoua l'homme comme si c'était normal, comme si c'était une maladie contagieuse à laquelle on ne pouvait échapper. Horreur ! Le sang de notre super héros ne fit qu'un tour. Comment était-il au courant ?

Au bout de trois jours, Bernard s'était fait une sérieuse clientèle exclusivement constituée de... collectionneurs... Il crut devenir fou...

Le jeudi suivant, Bernard reçut son psychologue, comme d'habitude...Ce fut alors qu'il comprit tout... : le psychologue avoua... « oui » dit-il en baissant les yeux. « Je ne vous l'ai pas dit, mais selon Freud et toute la néo-psychanalyse structuraliste... la collectionnite est une maladie contagieuse avérée ».

Perrine ALLAYS : seconde Véga.